

L'ASPIRANT
L'HISTOIRE DE JUSTIN TRUDEAU



ALTHIA RAJ



L'ASPIRANT
L'HISTOIRE DE JUSTIN TRUDEAU



ALTHIA RAJ



L'ASPIRANT

Le Histoire de Justin Trudeau

Par Althia Raj

LE HUFFINGTON POST

QUÉBEC

quebec.huffingtonpost.ca



Le candidat

Mesdames et messieurs, dans le coin rouge, son adversaire de 180 livres, le pugiliste de Papineau. Accueillez s'il vous plaît, Justin Truuuuuuuuuuuuuuudeauuuuu!

Ses yeux sont fermés, il salue de la tête sous le capuchon de son peignoir rouge éclatant. Il y a des acclamations et de fortes huées. Trudeau est le négligé, nous a-t-on dit.

Observez bien, il y a une trace d'un sourire – certains diront que c'est un sourire narquois – sur le coin de sa bouche, comme s'il savait comment le combat va se terminer.

L'animateur de Sun News Ezra Levant dit aux téléspectateurs du réseau : « Il porte le rouge libéral bien sûr. Je le surnomme le *shiny poney*. On dirait qu'il est dans une sorte de transe de yoga zen. Tous ces entraînements de danse et de ballet, ils vont revenir ce soir. »

Son coanimateur Brian Lilley ajoute : « Ah, voilà sa mère qui applaudit dans la foule, sa conjointe est assise directement derrière nous à une table de femmes. Elles ont toutes des gants de boxe roses avec elles. »

Levant répond : « J'ai entendu dire qu'il voulait utiliser les gants de boxe roses, mais le réseau Sun News s'y est opposé »

Lilley : « Oh, oh... Ezra y va pour... »

Levant : «...Je l'ai vu sauter à la corde... »

Lilley : « Le coup bas... »

Levant : « Il saute comme ma fille de quatre ans! »

Lilley : « Le coup bas de Levant avant même que cela commence, mais Trudeau arrive. Il a un air déterminé sur son visage. »

Levant : « Oui, il est professeur d'art dramatique. Il est professeur d'art dramatique au secondaire. Ça s'appelle surjouer mon ami. Il est un comédien tragique. »

La politique est un sport de sang où l'on se bat dans plusieurs rings. Ce samedi soir, le 31 mars 2012, le député libéral Justin Trudeau met sa réputation en jeu dans un combat de boxe de charité contre le sénateur conservateur Patrick Brazeau. Le combat est diffusé sur le réseau Sun News, ami des conservateurs.

Ottawa n'a jamais rien vu de tel. Dans les semaines qui ont précédé l'affrontement, il y a eu une rivalité bouillonnante sur Twitter, des railleries machistes et une pesée torse nu avec Brazeau, portant uniquement un maillot de style Speedo et un bandeau, se vantant de la taille de sa virilité.

La bataille en soi? Elle est terminée bien avant que la cloche de la troisième ronde ne sonne la fin du combat.

Pendant ces cinq minutes dans le ring, on apprend tout ce qu'il y a à savoir sur Trudeau, l'homme qui veut devenir premier ministre, alors qu'il est à la quête de la direction du moribond Parti libéral du Canada.

Il n'a peut-être pas l'apparence d'un combattant traditionnel, mais il n'a pas peur de se salir.

Il est souvent sous-estimé et il profite de son rôle d'opprimé.

Il ne fournit pratiquement aucun effort pour dissuader les gens de leurs faibles attentes.

Travailleur acharné, il va réussir à l'emporter sur ses adversaires.

Il connaît les médias, il adore le feu des projecteurs et eux aussi semblent l'adorer.

Il est judicieux, calculateur.

Plus intelligent que vous ne le pensez.

Et comme il l'a démontré pendant la campagne électorale dans Papineau, jusqu'à ce ring de boxe à Ottawa, à ses efforts pour s'emparer de la chefferie du Parti libéral; Trudeau choisit des batailles qu'il s'attend à gagner.

Les mains dans les poches, Justin Trudeau entre avec confiance dans le vestibule central du chic hôtel Westin Bayshore à Vancouver. Il porte un svelte costume bleu marine avec une chemise d'un bleu bébé, les deux boutons du haut caractéristiquement défaits. Plus tard ce jour-là, il portera une cravate bleu foncé et jaune afin d'embellir son ensemble pour le premier débat des candidats à la chefferie du Parti libéral du Canada. (On mettra un veto à la cravate rouge à la dernière minute pour s'assurer qu'il se démarque de ses quatre adversaires sur scène, qui comme prévu, portent tous du rouge.)

Non pas qu'il soit difficile pour lui de se démarquer. L'homme politique de 41 ans arbore une chevelure ondulée qu'il vient de se faire couper pour lui donner un air plus mature. Sa peau est dorée par le soleil d'un récent voyage de famille au Maroc.

La nervosité matinale semble s'être calmée. La séance de yoga aura été efficace. Ou peut-être était-ce sa promenade le long de la digue de Stanley Park. Il est maintenant prêt pour l'attention des médias et du public. Il sait qu'il les attire. Pendant qu'il bavarde avec des bénévoles de campagne, les appareils photo s'attroupent vers lui comme des paparazzis sur une célébrité. Son conseiller principal, Gerald Butts, assure le rôle de photographe pendant que des douzaines de libéraux prennent la pose avec le candidat vedette.

Quelques-uns des volontaires aux tables d'information des autres candidats à la direction regardent Trudeau avec dédain, alors qu'il s'affaire à serrer des mains, prendre des photos et bavarder avec les gens.

Lorsqu'une employée du vestiaire de l'hôtel Westin, Zlata Kosnica, fait signe qu'elle aussi aimerait bien une photo, Trudeau saute par-dessus le comptoir de quatre pieds pour la serrer dans ses bras et poser pour une photo. La scène est évocatrice des manières fantaisistes de son père, le tourbillonnant Pierre Elliott Trudeau.

« Il est merveilleux et je l'adore », dit Kosnica à propos de Justin. Elle a toujours beaucoup aimé le plus vieux des Trudeau. « Je suis si heureuse qu'il s'intéresse à la politique de la même façon que son père. »

L'aîné du quinzième premier ministre et de Margaret Sinclair, Trudeau a connu une éducation fortunée et privilégiée. Il est facile de le juger comme un dilettante, étant une personne qui a touché à un large éventail d'aspirations académiques et professionnelles, ne s'engageant à aucune, jusqu'à ce que son destin politique frappe à sa porte.

Qu'a-t-il fait pour mériter la direction d'un parti qui a détenu le pouvoir pendant 84 ans sur les 146 années du Canada depuis la Confédération?

Il a le sens du spectacle dans son discours comme dans ses actions et a même une fois fait référence à lui-même à la troisième personne. Lorsqu'il devient fébrile, ses étroites épaules sautillent de haut en bas et ses bras s'agitent dans tous les sens. Il n'hésitera pas à enlever son chandail ou à exhiber une barbe ridicule pour de bonnes causes. Par moment, il ressemble à une caricature de lui-même.

Trudeau a parfois de la difficulté à exprimer ses idées. Il est à la fois un fédéraliste dévoué, mais a déjà dit qu'il pourrait accepter la séparation du pays et l'indépendance du Québec, si Stephen Harper conduisait le pays trop loin à droite sur des questions comme l'avortement et le mariage gai, rendant le Canada méconnaissable à ses yeux.

Il est pour le registre des armes d'épaules des libéraux, mais, en tant que premier ministre, ne le ramènerait pas; à part peut-être au Québec. Il veut diriger le pays, mais durant ses quatre années au Parlement, n'a jamais présenté un projet de loi.

Tout cela importe peu aux yeux de ses partisans et même de certains de ses ennemis. Sa beauté cache une intelligence et une éthique de travail qui passent souvent inaperçues, disent-ils. Tout comme les meilleurs boxeurs, il est stratégique, conscient de lui-même et prend des risques calculés.

Trudeau, disent-ils, est plus intelligent que ce que l'on peut penser et ne devrait pas être sous-estimé.

Une éducation atypique

Le curriculum vitae de Trudeau s'écarte beaucoup de celui de la plupart des politiciens : animateur de camp de jour, instructeur de rafting, entraîneur de bungee, instructeur de planche à neige, videur, enseignant au secondaire, animateur radio, décrocheur de l'école d'ingénierie, décrocheur d'une maîtrise à l'Université McGill, administrateur d'organisme à but non lucratif, conférencier, membre du Parlement.

Ses admirateurs y voient le parcours d'un jeune homme intelligent et athlétique qui n'était pas certain de ce qu'il voulait accomplir. Pour les critiques, c'est le CV d'un fils de riche qui ne sait pas s'engager.

À l'Université McGill où il a obtenu son baccalauréat ès arts en anglais et a commencé un baccalauréat en éducation (il l'a ensuite complété à l'Université de Colombie-Britannique), Trudeau était un bon élève. Il faisait partie du syndicat des débats et a travaillé comme chef de groupe pour le centre d'agression sexuelle.

À l'époque, il était amoureux fou d'une jeune femme qui s'appelait Zully (prononcer Souli), la fille d'un ingénieur colombien qui avait déménagé sa famille à James Bay quand elle était encore bébé, puis s'était installé à Montréal plus tard. Les deux se sont rencontrés au Collège Jean-de-Brébeuf, une école privée jésuite à laquelle Pierre est aussi allé. Justin croyait qu'il allait la marier. Elle était magnifique : peau brune, longs cheveux frisés noirs, yeux bruns.

Puis, elle l'a largué et lui a brisé le cœur.

Ils sont sortis ensemble pendant trois ans, puis ils ont continué de se fréquenter de façon irrégulière pendant deux ans. Avec le recul, Trudeau a déclaré que cette relation avait été typique d'un premier grand amour. « Il est toujours difficile de mettre fin à cette première grande relation », a-t-il écrit dans un courriel.

Après avoir obtenu son baccalauréat en 1994, Trudeau, en compagnie de son ami de longue date Mathieu Walker et de deux autres de ses amis du secondaire, a pris une année sabbatique pour voyager à travers le monde. Ils ont commencé par Londres, et avec une vingtaine de Britanniques, d'Australiens et de Finlandais, ils ont loué un camion modifié et conduit à travers la France et l'Espagne jusqu'à Gibraltar. Ils ont ensuite attrapé un traversier vers le Maroc, voyagé à travers le Sahara pour trois mois, pris un avion du Bénin à Moscou, sauté vers la Finlande et pris le Transsibérien vers l'est, pour finalement faire leur chemin vers la Chine, la Thaïlande et le Vietnam.

« Je pense que Justin a beaucoup appris pendant ce voyage également, parce que dans le milieu du désert du Sahara, tout le monde se fout de ton nom, tout le monde se fout de qui tu es », dit Walker.

En Afrique, Trudeau avait décidé, pour rigoler, de raser sa longue chevelure. Il pensait que ce serait amusant de poser au poste de police avec l'air d'une vedette après son arrestation.

« C'était drôle pour une journée, mais après il a réalisé ce qu'il avait fait », raconte Walker. Quelques jours plus tard, Trudeau est tombé sur ses lunettes et a dû les réparer avec du ruban épais blanc. Le bel homme, descendant d'un premier ministre, était soudainement devenu un voyageur ringard au milieu de l'Afrique avec les cheveux rasés et des lunettes recollées.

« Je pense qu'il était redescendu de quelques crans », révèle Walker.

Trudeau et ses amis avaient sensiblement le même budget serré, ils campaient et cuisinaient leur propre nourriture. Il y a eu des moments de tension aux frontières alors qu'on leur demandait des pots-de-vin et que chacun craignait de perdre son passeport.

« Je pense qu'il a beaucoup grandi au travers de cette épreuve. Je crois que c'était une précieuse expérience qui lui a forgé le caractère », confie Walker.

Trudeau est revenu à Montréal pour entreprendre son baccalauréat en éducation à McGill et deux ans plus tard, est parti vers l'Ouest. Il voulait sortir du « bocal » de Montréal et mener une vie plus anonyme, souligne son ami Gerald Butts. Il s'est donc dirigé vers Whistler.

Sean Smillie se souvient bien de la première fois qu'il a posé les yeux sur Justin Trudeau, maintenant un ami proche. « Il portait un manteau de pompier ridicule, un vrai manteau de pompier », dit Smillie. « Il était grand et noir avec des bandes jaunes et des fermoirs dessus. »

Natif de la Colombie-Britannique, Smillie dirigeait un programme de planche à neige à la station de ski Whistler Blackcomb et avait été informé que Trudeau deviendrait l'un de ses instructeurs. Trudeau passait la semaine à Vancouver à l'Université de la Colombie-Britannique et les vendredis, conduisait sa vieille Mercedes à Whistler. Il a dormi sur le divan de Smillie pendant des années. Les deux passaient leurs samedis et dimanches à enseigner la planche à neige à des adolescents ou à dévaler les pentes avec leurs laissez-passer gratuits.

Cela prit quelques mois à Smillie pour réaliser qui était son nouvel ami. Il présuma que Trudeau était un nom assez commun, car tant de Canadiens français qu'il avait rencontrés sur les pentes partageaient le même nom de famille. La découverte de sa lignée n'a eu aucun effet sur leur amitié.

Ils regardaient ensemble des films d'horreur de série B, mangeaient beaucoup trop de nouilles chinoises instantanées et discutaient de scénarios de films. À ce moment-là, Smillie, maintenant directeur de sa propre compagnie de jeux vidéo, Planet Fiction Studios, s'aventurait à l'écriture de scénarios. Trudeau lui offrait ses conseils. Il était très créatif et assez strict sur la grammaire, avoue Smillie.

« À ce jour, nous débattons encore d'une ou deux phrases que j'ai écrites il y a des années dans un scénario de loups-garous, seulement à propos de la grammaire », dit-il. Trudeau faisait des suggestions et Smillie répondait brusquement : « C'est un scénario de loups-garous. C'est de cette façon que les gens parlent dans ce genre de scénario. »

Les deux amis faisaient partie d'un groupe que Smillie décrit comme une ingénieuse bande de fanatiques de ski. Ils parlaient de livres, mais jamais de politique. Ils n'étaient pas de gros « poteux ». Même si tout le monde autour d'eux fumait la marijuana, Trudeau affirme qu'il ne prenait qu'une bouffée ou deux que rarement, avec des amis, et qu'il n'est jamais allé plus loin. Il n'a jamais fumé la cigarette, alors toute forme d'inhalation s'en suivait inévitablement d'une toux désagréable, avoue-t-il également.

Smillie et Trudeau ont plutôt utilisé leurs économies et pourboires pour acheter de la bière, des nachos et des Jack & Coke au Cinnamon Bear, un bar à la base du mont Whistler. Trudeau préfère la bière, mais il savoure toujours un « Jim Beam & Coke » sur glace – un cocktail que Smillie lui a présenté parce qu'« il goûte si bon et personne ne se rend compte à quel point tu es soûl. »

Trudeau n'a jamais eu de copine sérieuse en Colombie-Britannique. Il y avait beaucoup de filles, mais elles ne restaient jamais.

Trudeau était plutôt beau parleur avec les filles, charmant tout en étant drôlement maladroit, dit Smillie. « Nous étions tous jeunes et célibataires à Whistler ensemble. Alors oui, c'était une autre grande quête », dit-il avec un sourire.

Et même si Trudeau avait de l'argent, il ne le montrait pas. Tout comme ses amis, il travaillait sur toutes sortes de petits boulots pour aider à payer les factures. Le soir, il servait de videur dans une boîte de nuit qui s'appelait le Rogue Wolf. Grand et mince, Justin n'avait pas vraiment la carrure d'un videur. « C'était indéniablement sa personnalité extravertie et son charme qui gardaient les gens hors des disputes et des batailles », dit Smillie.

Sur les pentes, Trudeau était une menace. Il était désarticulé et faisait tomber les enfants en tentant de les aider. Skier à côté de lui était comme « skier à côté d'une girafe géante s'agitant et gémissant dans tous les sens », explique Smillie. « Par chance, il s'est beaucoup calmé depuis, mais je le vois encore ressortir quand il devient fébrile. Vous savez, son côté théâtral et verbomoteur, il l'a toujours eu. »

Trudeau enseignait aux adolescents les plus turbulents avec le programme Ride Tribe conçu pour les 13 à 18 ans. Trudeau leur enseignait la planche à neige et quand les jeunes étaient fatigués, il construisait des forts et organisait des batailles de boules de neige. Il a toujours été bon avec les jeunes adolescents et les enfants.

Un jour, Trudeau, Smillie et leur groupe d'amis en ont eu assez de Whistler.

« Whistler était comme Disneyland, mais ce n'était pas très stimulant intellectuellement », fait valoir Smillie. Ils ont donc fait leurs bagages et sont partis se trouver des emplois de vrais adultes.

À ce moment, Trudeau avait obtenu son baccalauréat en éducation. Il enseignait comme remplaçant et était ensuite devenu professeur permanent à West Point Grey Academy, une école privée élitiste où les frais de scolarité s'élèvent aujourd'hui à 18 000 \$ de la huitième à la douzième année.

De 1999 à 2001, Trudeau a enseigné les mathématiques au primaire et le français, les sciences humaines et l'art dramatique au secondaire. Il remplaçait une enseignante partie en congé de maternité. Le patron de Trudeau, le directeur de l'école secondaire Stephen Anthony, le décrit comme étant un « enseignant vif, enthousiaste et très apprécié » de tout le corps professoral et des étudiants.

Bien que Trudeau ait enseigné la plupart de son temps à West Point Grey, sa campagne tente de minimiser le fait qu'il enseignait à de jeunes riches.

Lors d'une entrevue avec Global BC en janvier dernier, durant laquelle il a souligné ses connexions en Colombie-Britannique, Trudeau a menti et a dit qu'il avait passé plus de temps à Sir Winston Churchill, une école publique, qu'à West Point Grey.

« J'ai vécu ici pendant cinq ou six ans et j'ai tout à fait adoré. J'ai acquis une grande partie de mon expérience en enseignement ici. J'enseignais en grande partie à l'école secondaire Sir Winston Churchill sur la rue Oak. J'adorais cela », a dit Trudeau à son intervieweur Jas Johal.

Lors d'une campagne de financement à 500 \$ par personne au Quilchena Golf and Country Club à Richmond en Colombie-Britannique plus tard ce soir-là, l'ancien député libéral Herb Dhaliwal a présenté Trudeau comme une personne ayant enseigné à Sir Winston Churchill, où est allé Dhaliwal. Il n'a jamais mentionné West Point Grey.

Le directeur de Sir Winston Churchill Secondary School, Jack Bailey, indique toutefois que parmi les employés actuels de l'école, personne ne se souvient de Trudeau. « Personne ne se souvient de lui, personne ne se souvient de rien », assure-t-il au téléphone.

Bailey se remémore cependant des affectations de Trudeau comme remplaçant à Prince of Wales Secondary, une autre école secondaire de Vancouver. « Toutes les femmes pensaient qu'il était Monsieur McBeau », dit Bailey, qui était vice-recteur de l'école à cette époque.

Plusieurs étudiants de West Point Grey se souviennent affectueusement de Trudeau. Cameron Sinclair avait Trudeau comme professeur de français pendant sa dixième et sa onzième année et comme professeur d'art dramatique pendant sa douzième année. Il faisait également partie de l'équipe d'« Ultimate » (un sport d'équipe utilisant un frisbee) pour laquelle Trudeau était l'entraîneur. Sinclair l'aimait tant qu'il avait demandé s'il pouvait suivre son professeur préféré durant son travail un week-end à Whistler. Trudeau avait accepté.

« Si tous mes professeurs avaient été comme lui, il est certain que j'aurais obtenu de meilleurs résultats à l'école », croit l'homme de 29 ans aujourd'hui. Trudeau était toujours prêt à nous aider et sa porte était toujours ouverte.

Les appuis ne sont pas unanimes. Nicole Jinn, maintenant âgée de 25 ans, a eu Trudeau comme professeur de français durant sa neuvième année. En entrevue téléphonique depuis Blacksburg en Virginie où elle termine sa maîtrise, Jinn se souvient de Trudeau comme d'un enseignant moyen, qui s'engageait avec certains groupes d'étudiants et s'affiliait aux jeunes les plus populaires.

« Je me souviens bien d'un certain groupe d'étudiants préféré des autres auquel Trudeau semblait plus adhérer, dit-elle. En ce qui a trait à ses méthodes d'enseignement, il n'y avait rien d'exceptionnel, mais rien d'horrible non plus. »

Celle qui était une étudiante très timide raconte que Trudeau, comme tous les autres enseignants à West Point Grey, n'a rien fait de plus pour lui tendre la main. « Je ne m'intégrais pas très bien dans cette école et Trudeau ne faisait pas exception aux autres professeurs qui jouaient au chouchou avec certains groupes d'étudiants. »

Mais pour Sinclair, Trudeau était une source d'inspiration. « J'ai appris à lui faire confiance en tant qu'enseignant et comme tout le monde dit, tu ne peux pas faire confiance à un politicien. Je pense qu'il en est un à qui vous pouvez faire confiance. »

Smillie, qui a souvent visité Trudeau dans ses classes, avoue qu'il a été surpris de voir qu'il n'a pas choisi l'enseignement.

« Je trouvais qu'il était un brillant professeur », explique-t-il.

À Vancouver, Trudeau partageait un appartement au coin de la 12^e Avenue et de Granville Street avec Christopher Ingvaldson, un autre professeur de West Point Grey qu'il avait rencontré à l'Université de Colombie-Britannique, et sa femme Pansy. Leur logement était un point de rencontre central pour les soirées et les soupers entre amis.

« Il y avait toujours quelque chose de gros avec Justin, j'ai toujours admiré la facilité avec laquelle il rassemblait les gens... J'ai rencontré des tonnes d'amis à Vancouver grâce à lui », révèle Smillie, qui a aussi demeuré dans l'appartement du quatrième étage pendant quelque temps.

Un autre ami de Trudeau qui vit à Vancouver, Thomas Panos, constate aussi que la présence d'esprit, le sens de l'humour et le penchant sarcastique de Justin attiraient les gens vers lui. Chaque fois qu'ils allaient dans les bars, les hommes et les femmes se réunissaient autour de Trudeau. « C'était impossible d'être seul avec lui, à moins d'aller au restaurant ou de rester à la maison », dit Panos.

À Vancouver, Trudeau est resté l'homme célibataire charmeur de ces dames. « Il semblait aimer cela », confie Panos, qui dirige maintenant une agence de voyages. L'entourage de Trudeau prenait un malin plaisir à l'observer en action avec les femmes qui se jetaient régulièrement sur lui.

« Il y a beaucoup d'anecdotes amusantes à propos des partys sur la 12^e avec Trudeau qui devait jongler avec tout ce qui se passait dans l'appartement. C'était hilarant à observer. Rien de mal, mais il y avait trois filles dans la même soirée qui s'intéressait à lui et il s'essayait en nous disant : Elles sont toutes ici, qu'est-ce que je vais faire? – ou quelque chose comme ça. Et c'était très drôle à voir », raconte Panos.

Trudeau était un authentique aimant à femmes, malgré le fait qu'il portait toujours son horrible kangourou aux motifs fluorescents.

« Il portait ce chandail hideux et il a obtenu plus de succès dedans que j'en ai obtenu de toute ma vie », avoue Panos.

Même sa tante Janet Sinclair se souvient de toutes les femmes qui tournaient autour du jeune Justin. « Ma sœur a deux belles jeunes filles blondes et elles étaient toujours là-bas. C'était bien drôle parce qu'il y avait toutes ces filles autour de Justin qui leur lançaient des regards furieux, ne sachant pas qu'elles étaient ses cousines », raconte Sinclair en riant.

Les bookmakers ont déjà décidé.

« Brazeau est le grand favori pour l'emporter. On dit qu'il y a une chance de plus de 80 pour cent qu'il gagne ce combat », révèle Adam Burns, le gérant des paris de la section des sports du site Bodog.ca, à Metro Ottawa. « Trudeau est le perdant à 3 contre 1. Ce que cela veut dire en gros, en termes de jeu, c'est que vous gagneriez trois fois votre argent s'il l'emporte. »

La ceinture noire en karaté et la force physique de Brazeau ont suffi pour convaincre la plupart des gens qu'il était invincible.

« Je ne serais pas surpris que Trudeau se fasse assommer ou qu'il tombe au moins une fois pendant ce combat », analyse Burns.

Trudeau n'est pas convaincu.

« Je suis un meilleur boxeur que lui, on ne fait pas du karaté », lance Trudeau à Julie Van Dusen de la CBC.

« La boxe c'est les muscles, oui, mais c'est aussi la force d'esprit et de cœur, la stratégie et je crois que je vais le battre sur ces trois points. »

« Vous croyez que vous êtes plus intelligent que lui? » demande Van Dusen.

« Je crois que je suis plus rusé, répond Trudeau. Il est assurément en train d'annoncer à tout le monde qu'il va gagner; ce qui veut dire qu'à moins qu'il ne soit certain de gagner dès le départ, tout le monde va dire : Oh, c'était évident qu'il allait gagner! Alors il ne gagne pas grand-chose. Je suis le négligé et personne ne s'attend à ce que je gagne. Alors si je performe bien, ou même si je gagne - quand je vais gagner - tout le monde va se rendre compte que Justin Trudeau peut savoir ce qu'il fait. »

Trudeau sait exactement ce qu'il fait.

Cette lutte est plus qu'un simple match de boxe pour une œuvre de charité, alors il ne prend aucun risque. Il s'entraîne pendant cinq mois à Ottawa, deux fois par semaine, avec son entraîneur Matt Whitteker chez Final Round Boxing. Ce dernier entraîne aussi Brazeau. Trudeau s'entraîne également les week-ends à Montréal où il a son entraîneur privé, Ali Nestor.

« Il travaille vraiment très fort », dit Whitteker, qui se décrit lui-même comme un conservateur. « Lorsqu'il est entré dans le gym, il était concentré à 1000 pour cent sur la tâche à accomplir. »

Trudeau boxe depuis le début de sa vingtaine, le gym est un endroit familier pour lui. Il a été attiré par ce sport parce que c'est « à propos de frapper et de se faire frapper, à propos de la force physique, la vraie, celle que je savais que je savourais », dit-il.

Trudeau saute à la corde à danser et court dans les escaliers de l'Université Carleton. Il apprend à donner de meilleurs coups et améliore son coup droit. Vers la fin de l'entraînement, il s'attaque à de meilleurs et à de plus gros adversaires que lui. Sa femme s'inquiète qu'il se blesse dans le processus, alors il l'emmène à son gym de Montréal pour qu'elle le voit affronter des plus gros colosses que Brazeau. Elle repart avec plus de confiance.

« Justin était vraiment, vraiment concentré. Son niveau s'est élevé, mais c'est beaucoup plus qu'il a appris de très, très bonnes leçons », dit Whitteker. « Pat (Brazeau) s'est lancé sur lui comme s'il allait presque le tuer et il est demeuré détendu et recueilli, a gardé la tête calme et concentrée. Il a fait exactement ce qu'on lui a appris à faire. »

« Je dis simplement que ce sont des traits de caractère qui sont représentatifs de ce à quoi on s'attendrait d'un chef. »



Une famille politique

Bien assise dans son fauteuil beige dans le salon jaune chaleureux de son appartement du deuxième étage à Vancouver, sa tante Janet Sinclair, la deuxième sœur aînée de Margaret Trudeau, avoue qu'il a toujours été clair que son neveu suivrait les traces de son père.

« On a toujours parlé du fait que Justin deviendrait premier ministre », dit Sinclair. « Mon père avait espéré être premier ministre, mais il n'y est pas arrivé. Je pense que pour Justin, c'est quelque chose qui est dans son sang. Il a la politique dans le sang. »

Plusieurs Canadiens se souviennent du jour où Justin Trudeau est né. Il est arrivé un soir enneigé de Noël en 1971, moins de dix mois après que son père, le premier ministre Pierre Elliott Trudeau, alors âgé de 51 ans, eut surpris tout le pays en mariant Margaret Sinclair, une hippie de 29 ans sa cadette.

C'était un samedi et les grands titres des journaux du pays affichaient encore la nouvelle de sa naissance deux jours plus tôt. « Un garçon de 6 livres et 9 onces né à Noël pour les Trudeau », disait un titre du *Globe and Mail*. « C'est un garçon pour Margaret et Pierre », pouvait-on lire dans *The Ottawa Journal*, qui présentait une grande photo de Margaret et de l'Ottawa Civic Hospital. La naissance de Justin était une première pour un premier ministre en exercice en 102 ans. Des milliers de personnes ont écrit au couple pour les féliciter. Des tricots pour bébé, des bonnets, des bavoires et des chaussons ont inondé la résidence du premier ministre au 24 Sussex Drive.

« Chacune des femmes du Canada semblait avoir tricoté son appréciation de l'événement », écrivait Margaret Trudeau dans son livre *Beyond Reason*.

Sa tante qui demeurait souvent avec les garçons à Ottawa se rappelle de Justin lorsqu'il était petit. Il était un enfant intelligent, attentionné, avec un grand sens de l'humour et adorait être dehors et était particulièrement bon avec les autres enfants. Elle se souvient d'un été au cours duquel il avait organisé une compétition de plongeon avec tous ses cousins au lac.

« Il était un bon garçon. Il suivait les règlements. Évidemment, il n'était pas parfait. Aucun enfant n'est parfait, mais il était bon », dit-elle.

Tout comme ses deux frères, Alexandre (Sacha), qui est aussi né le jour de Noël deux ans plus tard en 1973, et Michel (Micha), né le 2 octobre 1975, Trudeau a vécu ses premières années dans l'œil du public et des médias. Les garçons étaient des minicélébrités. Ils apparaissaient régulièrement sur les cartes de Noël de leur père et dans les pages des journaux.

Cela ne faisait pas de mal non plus, Trudeau était particulièrement photogénique. Lorsqu'il était bébé, il avait de belles boucles blondes et une peau qui bronzait facilement. Sa mère l'a décrit comme un enfant enjoué, éveillé et « débordant d'énergie ».

Lorsqu'il était tout petit, Justin avait le droit de se promener librement dans sa maison durant les événements au 24 Sussex. Après la séparation de ses parents en 1977, il accompagnait parfois son père pendant ses voyages d'affaires. Les journalistes étaient friands de cela. Lors d'une tournée européenne de 10 jours en 1980, ils ont écrit à propos du petit de huit ans qui hurlait comme un huard sur les marches du Lapp Museum en Norvège et sur son refus d'aller se coucher parce qu'il voulait faire un tour d'hélicoptère avec son père pour voir le soleil de minuit.

Lorsqu'il atteint l'âge de treize ans, Trudeau dit qu'il avait visité environ cinquante pays.

Même à cette époque, il semblait déjà aimer l'attention. Il était un enfant joyeux qui adorait faire rire les autres avec ses imitations et ses farces.

Son collègue, le député libéral Dominic LeBlanc, également son ami d'enfance et le fils de l'ancien gouverneur général Roméo LeBlanc, gardait régulièrement les petits Trudeau. C'est aussi lui qui a montré à Justin à faire des canulars téléphoniques. LeBlanc avait alors quatorze ans et était à peine plus vieux que Trudeau qui en avait onze.

Les deux garçons se servaient de la liste des parents de Rockcliffe Park Public School et téléphonaient à des mères en se faisant passer pour quelqu'un d'autre et leur donnaient de faux rendez-vous pour un café, explique LeBlanc. Ils utilisaient aussi les pages jaunes pour jouer des tours plus classiques.

« Est-ce que votre réfrigérateur marche? »

« Oui »

« Eh bien! Vous feriez mieux de courir après »

« On ricanait, puis on raccrochait », se souvient LeBlanc.

Justin pouvait faire le clown. Il conduisait un monocycle à Ottawa et aussi au secondaire à Montréal, lorsqu'il fréquentait le Collège Jean-de-Brébeuf. Ses trucs de base comprenaient l'habileté de débouler les escaliers sans se faire mal, des tours de yo-yo et un don pour le dessin.

Les frères Trudeau, racontent famille et amis, n'ont peur de rien. Une aptitude qui leur viendrait de leur père. Ce pour quoi ils excellent dans certains sports comme le canoë-kayak en eau vive, le ski de randonnée nordique, la planche à neige pour Justin et le vélo de montagne pour Sacha. Trudeau a déjà avoué à la télévision de Radio-Canada qu'il avait peur des aiguilles et des chutes lorsqu'il était enfant. Puis il a commencé à faire des dons routiniers de sang et est devenu un instructeur de canoë-kayak en eau vive.

Leur père, note Justin, leur a appris à toujours viser plus haut que ce qui était sûr et facile.

Certains pensent que les garçons prennent trop de risques inutiles. Comme lorsque le plus jeune frère de Trudeau, Micha, a été enseveli dans le Lac Kokanee en 1998, après avoir été pris dans une avalanche en faisant du ski de randonnée nordique en Colombie-Britannique.

Sa mort a secoué la famille et Pierre a semblé plus vieux du jour au lendemain. Micha était un homme insouciant qui adorait le plein air et manifestait peu d'intérêt pour la politique. Il servait souvent de pont entre ses frères. Son décès a profondément bouleversé Justin.

C'était une période très noire, dit Walker, son ami de longue date. « Il est devenu plus fort ensuite. Ça ne l'a pas détruit. Cela l'a endurci. »

La relation de Justin avec son deuxième frère a toujours été plus précaire. Aujourd'hui un documentariste indépendant, Sacha a toujours été perçu comme étant l'intellectuel de la famille. Lorsque Justin a décidé de faire le saut en politique fédérale, plusieurs libéraux croyaient que c'était le mauvais Trudeau qui avait fait le grand plongeon. Et ils n'ont pas hésité à lui dire.

Justin est l'extraverti de la famille, alors que Sacha est à l'opposé. Il peut être plus agressif, belliqueux et impatient. On met plus de temps à se rapprocher de lui. Bien que les deux soient proches, ils se disputent souvent.

Justin a le charisme et le magnétisme qui attire les gens vers lui, comme son père. Et comme sa mère, il est exubérant, chaleureux et affectueux. Justin aime les projecteurs, il est avide d'attention. Il veut que les gens l'aiment et il se fait facilement des amis. Il est parfois trop sensible.

« Justin est émotif. Il n'est pas froid, il est sensible. Il est humain », estime sa tante.

Trudeau était amusant lorsqu'il était enfant, mais il était toujours sérieux, ajoute Sinclair, surtout après les problèmes de santé mentale de sa mère et la séparation de ses parents.

« Je pense que lorsque sa mère est devenue tellement malade et est partie, Justin en a pris beaucoup sur ses épaules... Je crois que pour une longue période, Justin croyait que c'était de sa faute, comme tous les enfants, et il en assumait la responsabilité en tant qu'aîné. »

Trudeau a toujours été protecteur de sa mère, mais il était très proche de son père qui a élevé ses trois fils seul après le départ de Margaret. En entrevue, Pierre a déjà révélé qu'il croyait que Justin était celui de ses enfants qui lui ressemblait le plus.

Mais la tante de Trudeau croit plutôt que Justin ressemble plus à son grand-père, James Sinclair. Député libéral de Vancouver North pendant quatre mandats, il a été le ministre de la Pêche sous le premier ministre Louis St-Laurent. Comme le père de sa tante, Justin est extraverti, accessible, sympathique et se souvient des noms, dit-elle.

« Justin n'est pas aussi discipliné que son père (Pierre) l'était ... Sacha est plus comme Pierre. »

« (Mais) Pierre avait une étincelle en lui, il aimait jouer des tours et duper les gens. Et Justin a cet aspect-là de son père, c'est certain », ajoute Sinclair.

Malgré qu'il n'élève pas souvent le ton, Trudeau aime un bon débat et est un excellent argumentateur. Son intelligence lui provient de sa mère, affirme sa tante Janet. Les gens pensent sûrement que Margaret n'est pas intelligente, « mais Margaret a toujours été de loin la plus intelligente de nous tous », dit Sinclair.

Même au secondaire, Trudeau avait l'attitude naturelle d'un leader, révèle son ami Mathieu Walker, aujourd'hui cardiologue à Montréal, au Centre Hospitalier St. Mary's.

Les deux se sont rencontrés à la cafétéria de l'école en 1984, alors que Trudeau était en secondaire 2. Walker était l'un des rares jeunes bilingues au Collège Jean-de-Brébeuf. Lui, Trudeau et cinq autres garçons « anglos » ont commencé à se tenir ensemble. Ils se surnommaient « la gang » et sont toujours proches aujourd'hui.

À part le fait qu'une voiture de la GRC le conduisait à l'école et le ramenait à la maison chaque jour, Trudeau ne se démarquait pas vraiment du lot au secondaire, se souvient Walker. La résidence des Trudeau était certainement exceptionnelle. L'emblématique maison Cormier au 1418 avenue des Pins Ouest était remplie d'objets collectionnés par Pierre Trudeau au cours de son mandat de premier ministre. La maison aux murs de marbre n'était pas très chaleureuse, dit Walker. Il avait même été surpris de constater que la chambre de Justin était plus petite que la sienne. Personne n'avait le sentiment que Trudeau était riche, renchérit Walker.

« Je pense que son père faisait un point de ne pas trop gâter ses enfants. »

Walker raconte qu'une fois, pendant le dîner à l'école, Trudeau avait décidé qu'ils iraient explorer un vieux club de chasse abandonné près du collège. Ils s'y étaient rendus, mais la police avait alors été alertée et ils avaient dû aller en retenue.

« J'avais décidé que la prochaine fois, je ne suivrais pas Justin sans y repenser avant », avoue Walker. « Il est bon charmeur. Il peut parfois faire bien paraître de mauvaises choses. »

Lorsqu'on le questionne à propos de la carrière politique de Justin, Walker est gêné d'expliquer l'intuition qu'il a toujours eue pour son ami.

« C'est difficile de vous l'expliquer... Étant donné que je suis médecin et aussi peut-être ne devrais-je pas en parler ainsi, mais j'ai toujours senti que c'était son destin », confie-t-il.

Ce n'est pas que Trudeau était un étudiant particulièrement actif politiquement, il ne l'était pas. Il n'était pas président de classe et n'était pas un membre actif du Parti libéral. Il était concentré sur le moment présent et complètement apolitique.

Mais tout de même, Walker savait qu'un jour Trudeau ferait son entrée en politique.

« Je sentais simplement que c'était la voie à laquelle il était destiné depuis le début. Je sentais seulement que ça allait arriver, explique Walker. Parfois, Justin disait : non, non, non. Mais cela ne m'a jamais convaincu. J'ai toujours senti que lorsque le bon moment viendrait, il ferait le grand saut. Alors lorsqu'il l'a fait, je n'étais pas surpris. »

Le Canada a sa propre histoire de dynasties politiques. W.A.C. Bennett et son fils Bill ont tous deux occupé le poste de premier ministre de la Colombie-Britannique. Les deux fils du premier ministre du Québec Daniel Johnson, Pierre-Marc et Daniel, ont aussi tous les deux eu de courts passages comme premiers ministres sous différentes bannières politiques. Paul Martin, le père du premier ministre Paul Martin Junior, a été longtemps ministre au cabinet libéral. Robert, le père de l'ancien chef du NPD Jack Layton, était un ministre du cabinet de Brian Mulroney, sa veuve Olivia Chow est aussi députée et son fils Michael est conseiller municipal à Toronto.

Dans l'est, il y a la famille MacKay et dans l'ouest les Manning. Mais aucun n'a vécu le même genre de popularité que les Trudeau.

Lorsque l'on pose la question à Trudeau, pour savoir s'il considère qu'il fait partie d'une dynastie politique, sa réponse est : « Dynastie? Non. »

« Le propre des dynasties est le passage de titres héréditaires d'une génération à l'autre et il n'y avait rien d'héréditaire ou d'inévitable à ce que je me lance en politique ou à ce que je réussisse en politique », assure-t-il.

Toujours un simple député, Justin Trudeau est déjà l'un des visages politiques les plus reconnus au Canada. Les recherches pour son nom sur internet dépassent celles de tous les autres hommes politiques canadiens à part Stephen Harper. Lors de son récent voyage à Kamloops en Colombie-Britannique, 600 personnes se sont déplacées pour écouter son discours. Les organisateurs n'en espéraient que 200. Un lundi soir dans un bar où Trudeau tenait une rencontre, en banlieue d'Ottawa à Orléans, les propriétaires ont dû demander aux clients et aux curieux de ne plus entrer, car ils avaient atteint la capacité maximale de 220 personnes, seulement dix minutes après l'entrée de Trudeau. Les halls d'universités sont souvent pleins. Il n'est pas rare non plus de voir des salles de débordement pour accueillir tous les gens intéressés à l'entendre parler.

Trudeau est conscient que la fascination autour de sa candidature est largement due à son nom de famille et à l'héritage de son père. Par moment il l'embrasse, il évoque les réalisations de son père dans ses discours et parle du Canada d'autrefois. Mais parfois, il la fuit.

Lors d'une collecte de fonds organisée par l'ancien député Herb Dhaliwal à Richmond plus tôt cette année, Trudeau est présenté à un groupe de fervents partisans libéraux et l'introduction sur Pierre Elliott Trudeau est longue.

« Nous avons tous l'impression de faire partie de ta famille parce que nous t'avons vu grandir avec ton père et plusieurs connaissent ton père qui était un grand Canadien. Il était à mon avis l'un des meilleurs premiers ministres que le Canada aura eus. En fait, permettez-moi aussi de dire que je devais faire de la politique à cause de Pierre Elliott Trudeau », lance Dhaliwal sous les applaudissements.

« Il est celui qui a mis de l'avant le multiculturalisme... »

Et Dhaliwal continue ainsi sur tout l'héritage de Pierre.

« Alors, je suis bien heureux que tu aies décidé d'entrer dans la course », conclut Dhaliwal avant de donner la parole à Justin.

Sur le chemin du retour dans la voiture, les premiers mots de Trudeau entre deux bouchées de son sandwich, sur un ton moqueur, sont : « Merci d'avoir présenté mon père, Herb. »

« Il n'essaie pas d'être son père, précise Walker. Il est maître de lui-même, il a des qualités de ses deux parents et je crois que ça fait de lui un homme très équilibré. »

Plus tard, lors d'une entrevue, Trudeau va avouer que le nom de famille ouvre bien des portes, mais qu'il les rend aussi plus difficiles à traverser.

« Pour justifier le fait que je me suis fait offrir beaucoup d'opportunités, j'ai dû m'assurer de travailler beaucoup plus fort que n'importe qui, explique Trudeau. Cela me terrifie de penser que je profiterais en quelque sorte du nom. »

Trudeau s'est lancé en politique en étant tout à fait préparé. Il connaît bien tous les sacrifices que sa famille et lui devront faire pour y arriver s'il obtient la direction du Parti libéral du Canada, révèle sa tante. « Ce n'est pas la belle vie, croit Sinclair. (Les politiciens) ne sont pas bien traités. »

L'ascension du fils

L'événement est un combat de boxe organisé pour *Fight for the Cure*. Même s'ils demeurent polis, Trudeau et Brazeau sont fébriles à l'idée de « s'entretuer ».

Tout le monde à Ottawa sait qu'il s'agit bien d'un combat entre les libéraux et les conservateurs et que le gagnant remportera aussi le droit de frimer.

« Il ne met pas un pied devant l'autre sans y penser avant, dit l'ami de Trudeau, Terry DiMonte, longtemps après l'événement. Beaucoup de gens ont perçu le match de boxe comme quelque chose de, vous savez, bête, drôle et futile. »

Justin voulait attirer l'attention du pays sans avoir à parler de ses ambitions politiques, explique DiMonte. Et ç'a fonctionné.

Quelques semaines avant le combat, DiMonte avait demandé à Trudeau pourquoi il se battait.

« Il a commencé à rire et j'ai ri avec lui, parce que je savais que a) il avait ses propres intentions et b) il s'entraînait comme un fou furieux. Il ne fait rien dans l'idée de perdre. »

« L'arme la plus puissante de Justin, qu'il soit en campagne électorale ou en rencontre avec des gens, c'est la façon dont ils le sous-estiment, ajoute DiMonte. Ce sera l'un de ses plus gros avantages. Ils vont le sous-estimer tout le long jusqu'au sommet. »

Avant le combat, même son ami Mathieu Walker pense que Trudeau va se faire « botter le derrière » par Brazeau.

« Ce que j'ai dit à tout le monde, c'est qu'il allait surprendre et gagner. J'ai dit ça parce que c'est ce qu'il avait fait par le passé, lorsque les gens l'avaient sous-estimé. Mais au fond de moi, j'avais peur qu'il se blesse, qu'il saigne ou qu'il se casse le bras ou quelque chose du genre. »

Allen Steverman, un ami du secondaire de Trudeau, a amené sa trousse de médecin pour le combat.

« Nous avions vraiment peur qu'il se blesse », raconte aussi Walker.

Si Trudeau avait planifié de quelque façon que ce soit son ascension au plus haut poste du pays, son ami d'université Gerald Butts avoue qu'il n'en a jamais démontré de réel signe lorsqu'il était à l'Université McGill.

Les deux hommes ont été présentés par un ami commun, Jonathan Ablett, en file au centre universitaire, alors que Trudeau avait 19 ans et que Butts en avait 20. Trudeau, qui sortait d'une période délicate, avait les cheveux longs et des lunettes avec une grosse monture noire et des

verres fonds de bouteilles. Il plaisantait et parlait plus de hockey que de politique. Trudeau et Butts, tous deux étudiants au baccalauréat en anglais, ont vraiment appris à se connaître en revenant vers Montréal en voiture un soir, après un tournoi de débats à Princeton. Le père de Trudeau lui avait prêté une vieille Chevrolet qui se conduisait « comme un tank. » Et les deux amis fatigués se sont gardés éveillés pendant le trajet de 12 heures à partir du New Jersey.

Trudeau était un bon orateur, mais c'était Butts qui recevait les honneurs, gagnant deux fois le championnat national canadien des débats. Walker révèle que Justin admirait Butts et suivait ses conseils.

Ils avaient une amitié typique. Ils parlaient de filles, de hockey, de livres, du groupe de débats et de ce qu'ils voulaient faire de leur vie. À cette époque-là, Trudeau était passionné de pratiquement tout *sauf* de politique, se rappelle Butts.

Il reconnaît qu'ils ont déjà parlé de l'idée que Trudeau devienne premier ministre un jour, mais la discussion n'était jamais sérieuse. « On en parlait comme on parlait d'un jour devenir gardien de but des Canadiens, il n'y avait pas de discussion sérieuse. »

Cela a changé lorsque Trudeau a prononcé un discours touchant à l'éloge de son père, lors de son service funéraire en 2000.

À l'âge de 80 ans, Pierre Trudeau avait été diagnostiqué d'un cancer de la prostate métastatique. Son médecin lui avait aussi révélé qu'il était aux premiers stades de la démence. Le cancer pouvait être traité, mais l'ancien premier ministre voulait que le cancer vienne le chercher avant qu'il ne perde toute sa tête. Avec ses fils, Pierre avait planifié les six derniers mois de sa vie. Justin était revenu de Vancouver pour rester aux côtés de son père à Montréal. Ils s'assoiaient et parlaient souvent.

Une semaine avant que son père ne décède, Trudeau s'est tourné vers son ami Terry DiMonte pour de l'aide. Les deux étaient maintenant amis depuis 10 ans, une amitié que Pierre considérait avec prudence car DiMonte était un membre des médias. Il était animateur radio à une station de rock et adorait parler de politique. Justin adorait le rock et lorsqu'il était adolescent, il avait appelé la station de radio pour gagner un prix.

Six mois plus tard, quand Trudeau avait voulu des billets pour les Rolling Stones, il avait téléphoné à DiMonte. Malgré leurs quatorze ans d'écart, ils sont devenus assez proches. Alors que Trudeau était au début de sa vingtaine, ils passaient leurs après-midis d'été sur la terrasse du Magnan, dans le quartier Pointe-Saint-Charles à Montréal, et parlaient de politique. Quels ministres faisaient du bon travail, devrait-on réduire l'âge minimum pour le droit de vote, quelles actions devaient être prises par rapport à l'environnement. DiMonte affirme qu'il ne léchait pas les bottes de Trudeau et qu'il aimait le voir devenir un adulte. « Quand je trouvais qu'il disait n'importe quoi, je lui disais et je crois qu'il aimait ça », dit-il en riant.

DiMonte se souvient quand Trudeau, vers la fin de la vingtaine, lui expliquait la rivalité qu'il y avait entre le premier ministre Jean Chrétien et son ministre des finances Paul Martin Jr. Trudeau prédisait qu'il y aurait « une sorte de guerre civile » et que Martin deviendrait premier ministre. Puis, Trudeau aurait prédit à DiMonte que les conservateurs prendrait ensuite le

pouvoir parce que la « politique c'est cyclique » et qu'ils demeureraient au pouvoir pour un mandat ou deux, le temps que les libéraux se trouvent un nouveau chef. Et ce serait là qu'il ferait son entrée en politique, aurait-il également affirmé à DiMonte.

« Pourquoi voudrais-tu être candidat si les libéraux ne sont pas au pouvoir? » a demandé DiMonte à Trudeau.

« Parce que je ne voudrai pas être un député pendant qu'ils sont au pouvoir... Ce que tu veux faire, c'est gagner un siège alors que tu n'es qu'un simple député », a répondu Trudeau, selon le souvenir que DiMonte garde de cette conversation.

« Avec mon profil, mon nom de famille, je serais mieux comme simple député. Cela me prendrait du temps pour bien connaître la Colline (parlementaire), apprendre les entrées et les sorties du parti, faire mon chemin à travers les échelons, à travers tout ce qui ce passe au parti et tous les changements qui s'y opèrent. Et pendant que je ferais tout cela, je pourrais aussi me bâtir un réseau à travers le pays. »

DiMonte était abasourdi par la réponse de Trudeau. « J'ai dit : comment tu sais que tout cela va se produire? »

« Eh bien, je ne sais pas, mais si je me fie à la carte politique, et la façon dont les choses fonctionnent dans le temps dans le monde de la politique, c'est ma meilleure hypothèse », Trudeau avait-il répondu.

Ce soir-là, DiMonte est retourné chez lui persuadé que Trudeau serait un jour premier ministre.

Lorsque Pierre Elliott Trudeau est décédé le 28 septembre 2000, un cirque médiatique a encerclé la maison de la famille sur l'avenue des Pins et Trudeau s'est réfugié chez DiMonte.

« Je ne crois pas que (Justin) était prêt, raconte DiMonte à propos du décès de Pierre Elliott Trudeau. Je pense qu'il y avait encore des choses qu'il voulait partager avec son père. »

Cette semaine-là, Trudeau passait de moments de grande détresse à la planification des funérailles. Un jour, Terry Mosher, le caricaturiste Aislin, est venu lui montrer un dessin qu'il avait fait de Pierre et qu'il voulait publier. Il s'inquiétait du fait que cela pourrait heurter la famille et il voulait s'assurer que Justin était d'accord. Le dessin montrait Pierre pagayant seul dans un canoë, avec un soleil couchant. Lorsque Justin l'a vu, il s'est effondré en larmes.

Le mardi 3 octobre 2000, à la basilique Notre-Dame de Montréal, les funérailles de Pierre Elliott Trudeau ont attiré des dignitaires de partout dans le monde. Parmi ceux-ci : le président cubain Fidel Castro, l'ancien président américain Jimmy Carter, l'Aga Khan, le prince Andrew et le duc de York. Quatre anciens premiers ministres canadiens étaient également présents : Joe Clark, John Turner, Brian Mulroney et Kim Campbell. Leonard Cohen était au service national télévisé, ainsi que plusieurs collègues et amis de Pierre.

Justin avait passé la semaine à travailler sur son panégyrique avec ses amis Butts, DiMonte et quelques autres, mais cela faisait bien plus longtemps qu'il y songeait. « Je savais que ce serait un moment très important pour moi et tout le pays », se souvient Trudeau.

Au service funèbre, il se tenait devant un microphone, une rose rouge sur le revers de son veston, le cercueil de son père sur sa droite.

Il scruta la salle en se mordant la lèvre avant de s'adresser à la foule et de leur raconter, d'une façon un peu théâtrale, que certains qualifieront même plus tard de forcée, la fois où son père et son grand-père Sinclair l'avaient emmené dans son premier voyage, à l'âge de six ans. C'était à Alert, le point le plus septentrional du Canada. Et s'il avait espéré passer plus de temps avec son père lors de ce voyage au pôle Nord, son père avait quand même du travail à faire et Justin s'ennuyait. Il ne comprenait pas l'objectif du voyage, dit-il, jusqu'à ce que, par un après-midi glacé, on l'emmené brusquement dans un Jeep pour une « mission top-secrète ». Ils se rendirent à une bâtisse rouge et on l'éleva au niveau de la fenêtre. Justin a ensuite raconté comment il avait frotté ses manches sur la vitre givrée, au travers de laquelle il aperçut un homme penché sur une table de travail encombrée.

« Il portait un habit rouge avec de la fourrure blanche », Justin a-t-il raconté, les larmes aux yeux. « Et c'est là que j'ai compris combien de pouvoir mon père avait et comment merveilleux il était. » Les dignitaires et les membres de sa famille ont éclaté en rires et en applaudissements.

Tandis que beaucoup de Canadiens ont versé des larmes pendant l'éloge de Trudeau, plusieurs l'ont vu comme une performance politique. Le chroniqueur du Toronto Sun, Peter Worthington, l'a décrit comme un discours néo-politique, mis en scène et calculé par un acteur, un poseur et un exhibitionniste.

En effet, les deniers mots de Trudeau, « Je t'aime, papa », sa lente marche vers le cercueil, comment il penchait sa tête en pleurant, constituaient certainement de bons éléments de télévision. Mais étaient-ils organisés ou sincères?

Les Canadiens se sont rués à la défense de Trudeau. La suggestion selon laquelle la politique aurait joué un rôle dans le discours de Justin choque encore Butts.

« C'est ce genre de chose qui me dérange dans la façon dont les gens pensent à propos de Justin. C'est un être humain. Il faisait l'éloge de son père décédé. Il ne pensait à rien en dehors de cette église. Ce n'était pas le lancement de sa carrière politique. Justin voulait que les gens sachent que son père aimait vraiment ses enfants. C'était le seul but de son discours. »

Trudeau savait que l'éloge ferait parler et attirerait l'attention, mais il ajoute : « Ce n'est pas un discours politique du tout. » Il voulait offrir aux Canadiens de verser leurs dernières larmes, de montrer quel genre de fils son père a élevé. « Peut-être que ça semble plus égoïste que ça ne l'est vraiment, je ne sais pas, mais c'était important pour moi de le faire pour mon père. »

Un mois après les funérailles, Trudeau et Butts ont eu une discussion sérieuse à propos de la candidature de Justin aux prochaines élections. Le premier ministre Jean Chrétien avait fait savoir

qu'il y aurait de la place pour le fils de Pierre, s'il était prêt. Mais Justin n'était pas prêt, pas encore.

Par contre, deux ans plus tard, lors d'une entrevue avec le magazine *Macleans's*, Trudeau allait révéler ses ultimes intentions.

« Quand ça arrivera, ce sera lorsque mon tour sera venu », avait-il dit à Jonathon Gatehouse. « Mon père était 20 ans plus vieux que moi quand il a fait ses débuts en politique. Je ne veux pas être précipité. »

« Je suis loin d'être un produit fini, avait-il expliqué. Je n'ai encore rien fait, je n'ai rien accompli. Je suis un jeune homme de 30 ans, moyennement charmant, assez intelligent, qui a eu une vie intéressante – un peu comme quelqu'un qui a été élevé par les loups ou une personne qui a cultivé une citrouille géante. »

Au courant de l'année 2003, alors que Butts travaille comme secrétaire politique pour l'ancien chef de l'opposition Libéral Dalton McGuinty, il soupe avec Trudeau chez *The Host*, un restaurant indien de Toronto.

Trudeau bombarde son ami de questions à propos de la vie politique. « Était-ce endurable? », « Était-ce plein de cynisme et de conneries? », « Comment cela a affecté ta vie privée? » Butts lui répond que c'était faisable s'il le voulait vraiment.

Trudeau savait qu'il fascinait les gens, mais il voulait accomplir quelque chose de sa vie avant de faire le saut en politique : bâtir une compagnie, peut-être, ou obtenir un diplôme en droit, peut-être écrire un livre.

Il ne savait pas trop quoi faire. Après être retourné à Montréal en 2002, il n'avait pas pris le temps d'appliquer pour son certificat d'enseignement du Québec. Il rejoint le conseil d'administration de Katimavik, l'organisme national de bénévolat pour la jeunesse que son père avait fondé en 1977. Il en est ensuite devenu le président en 2003, la même année où il avait délaissé ses études en ingénierie à l'École Polytechnique de Montréal. Il avait commencé une maîtrise en géographie environnementale à McGill à l'été 2005, puis avait ensuite abandonné à l'automne 2006.

Trudeau joue alors avec son statut de célébrité de série B : il prend part à « Canada Reads », le panel littéraire de Radio-Canada en 2003, introduit le dalaï-lama en 2004, travaille pour la station de radio CKAC à Montréal et fait des reportages pendant les jeux olympiques d'Athènes. Il a même joué le rôle de Talbot Mercer Papineau dans la minisérie de 2006 de la CBC, « The Great War » Il a aussi été porte-parole non-rémunéré pour la Société pour la nature et les Parcs du Canada (SNAP) en 2003.

« Il a essayé plusieurs choses, mais s'est rendu compte finalement qu'aucune ne lui apportait de réel plaisir, selon son ami Mathieu Walker. Ce qui se passait, c'est qu'il commençait quelque chose, puis ensuite, son niveau d'attention diminuait, il se lassait un peu. »

Il n'y avait par contre aucun doute à propos de Sophie Grégoire, une personnalité de la télévision avec qui Trudeau est tombé immédiatement amoureux en 2004.

Le ring politique

Son ami Thomas Panos a su que Trudeau était amoureux lorsqu'il lui a téléphoné en juin 2004 pour obtenir un billet d'avion classe affaires vers Athènes pour sa copine. Trudeau devait s'y rendre en tant que journaliste de CKAC pour les Jeux olympiques.

« C'est elle », avait-il dit à Panos. Il avait déjà rencontré Sophie Grégoire, une amie d'enfance de son frère Michel, lorsqu'ils avaient coanimé un événement pour la Fondation pour l'enfance Starlight Canada. La connexion avait été instantanée entre les deux et, dès le lendemain, Sophie Grégoire envoyait à Trudeau un courriel pour qu'ils se revoient. Courriel auquel Trudeau n'allait toutefois jamais répondre.

« Je savais que le jour où j'irais prendre un café avec elle serait le dernier jour que j'aurais en tant qu'homme célibataire », avait confié Trudeau à l'animatrice de CPAC, Catherine Clark, lors d'une entrevue à l'émission Beyond Politics en 2009. Il avait encore quelques petites choses à régler d'abord, avait-il dit. Trois mois plus tard, Trudeau a de nouveau rencontré Grégoire par hasard à Montréal et lui a présenté ses excuses pour ne jamais lui avoir réécrit. Ils sont sortis et, durant le souper, il lui a avoué que leur relation allait devoir sauter l'étape de « sortir ensemble » et se fiancer immédiatement. « Je vais terminer mes jours avec toi », avait-il déclaré.

Il n'y avait rien d'impulsif dans sa décision, avait-il expliqué à Clark. « C'était la réalisation profonde que Sophie était la personne avec qui j'allais finir mes jours. »

Mathieu Walker avoue qu'il comprend ce qui a frappé Justin. Lors de sa dernière année à Brébeuf, Walker se cherchait une compagne pour le bal des finissants et on l'avait présenté à Sophie. Après l'avoir vue seulement une fois, Walker avait écrit dans son agenda : « C'est la plus jolie fille que j'ai vue, je suis amoureux d'elle, elle est fantastique. » Une semaine plus tard, elle l'avait appelé pour lui dire que son père ne la laissait pas aller au bal. « Cela m'a brisé le cœur, même si je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois », dit Walker.

Leurs amis confirment que Sophie, qui a aujourd'hui 38 ans, est parfaite pour Trudeau : elle est une femme forte et indépendante qui avait déjà sa propre carrière et n'était pas entichée par le nom de famille Trudeau.

« Justin peut être très charmeur et se sortir de plusieurs situations grâce à cela, raconte DiMonte. Et avec Sophie, il a rencontré son match. »

Pour être la femme de Justin, il faut avoir un certain niveau de compétences, dit Walker. « Il faut avoir une certaine personnalité, il faut aimer être regardé ou faire parler de soi, il faut être sociable et vous devez accepter son style de vie et je crois qu'elle est parfaite pour lui. »

Ses amis disent que Sophie adore l'attention, a beaucoup d'énergie, aime l'action et a besoin d'être divertie. Récemment certifiée comme professeure de yoga, elle aime voyager et a un grand

sens de l'humour. Contrairement à Trudeau, elle est une grande dépensière et a un faible pour les hôtels luxueux.

Elle soutient toujours Justin et l'appuie toujours dans ses aspirations politiques. Et elle croit au destin, dit sa tante Janet.

Étant une excellente oratrice, Sophie parle souvent de maternité et de ses activités de bénévolat pour *Le Bouclier d'Athéna*, un organisme à but non lucratif qui vient en aide aux familles victimes de violence, qui opère dans la circonscription de Trudeau.

Trudeau et Grégoire se sont mariés le 28 mai 2005. Toujours aussi théâtral, Trudeau est arrivé à l'église dans la Mercedes 1959 de son père, portant un complet doré. Leur premier enfant, Xavier James, est né le 18 octobre 2007, le jour de l'anniversaire de Pierre Elliott Trudeau. Leur fille Ella Grace est née le 5 février 2009.

Maintenant qu'il était marié, qu'il agissait à titre de porte-parole pour divers organismes et qu'il gagnait plusieurs centaines de milliers de dollars par an comme conférencier, Trudeau était fin prêt pour un changement de carrière. (Selon un document fourni par sa campagne et d'abord publié dans le *Ottawa Citizen*, Trudeau gagnait 290 000 \$ en 2006 et 462 000 \$ en 2007). Parler devant public avait beaucoup renforcé sa confiance. Les gens étaient intéressés d'entendre ce qu'il avait à dire. Bien qu'il présidait toujours Katimavik et continuait de siéger au conseil d'administration de la Fondation canadienne des avalanches, il sentait que la politique l'appelait.

La course à la chefferie du Parti libéral de 2006 a été un tournant. À la conférence de la direction fédérale, Trudeau a appuyé Gerard Kennedy, un aimable ministre ontarien unilingue qui a finalement été celui qui a couronné Stéphane Dion en tant que chef, contre Bob Rae et Michael Ignatieff. Kennedy prêchait un message de renouveau pour le parti, et Trudeau, dans les mots de Bruce Young – un de ses organisateurs à la chefferie actuel en Colombie-Britannique – a livré un « discours semi-décent » aux délégués du parti. Trudeau s'est réchauffé devant les médias et le feu des projecteurs.

« Je pense sincèrement qu'il a découvert à quel point il aimait ça et à quel point il était doué », dit Butts.

À ce jour, la plus grande réalisation politique de Justin Trudeau est sa victoire électorale dans Papineau. Trudeau aime dire qu'il a « travaillé plus fort que tous les autres sur le terrain » et a gagné un concours auquel personne ne pensait qu'il participerait.

En fait, il a réussi grâce à ses compétences et à ses calculs politiques.

Pour faire taire les critiques qui, de manière prévisible, allaient vouloir débattre du fait qu'il voguait sur la réputation de son père, il sentait qu'il avait besoin d'un combat. Il avait besoin de se présenter et de gagner dans une circonscription où il serait pressenti comme le perdant.

La décision d'être candidat dans Papineau a longtemps été en gestation. Le lendemain de sa victoire en tant que chef du Parti libéral en 2006, Stéphane Dion avait dit à Trudeau qu'il avait

besoin de son aide et avait besoin qu'il se présente. Trudeau y a réfléchi longuement, en a discuté avec sa femme, mais il demeurait quand même incertain. Plus tard au mois de décembre, il s'est assis avec Butts, Dick O'Hagan, l'ancien conseiller en communications de son père, et Gordon Ashworth, l'ancien directeur du Parti libéral sous Pierre Elliott Trudeau et aussi celui qui a dirigé la dernière campagne électorale des libéraux. Les deux vétérans l'ont fortement encouragé à se présenter comme candidat. Il n'était pas encore clair à cette époque que Stéphane Dion perdrait les prochaines élections, mais tout de même, il aurait pu gagner la prochaine ronde et donner la chance à Trudeau de faire partie du cabinet et d'acquérir de l'expérience.

Le Parti libéral avait fait des offres pour donner Outremont à Trudeau, un siège libéral assuré et dans la circonscription où il demeurait. Quelques jours avant Noël, Trudeau a téléphoné à Dion d'un Canadian Tire pour lui demander s'il pouvait se présenter dans Outremont. Plus tard en janvier, lorsque le député Jean Lapierre a démissionné de son siège à Outremont, Trudeau dit que Dion lui a offert Saint-Lambert à la place, une circonscription détenue par le Bloc québécois depuis 2004. Mais à ce moment-là, Trudeau avait déjà l'œil sur Papineau.

« Si je lui avait donné un siège assuré, il n'aurait jamais eu la chance de prouver qu'il avait un prénom », a d'ailleurs déjà noté Dion lors d'une entrevue.

À la mi-février, Trudeau allait rencontrer le chef de la circonscription de Papineau.

La circonscription multiculturelle est la plus pauvre du Canada, avec le revenu moyen familial le plus bas du pays. C'est aussi le plus petit district fédéral, avec neuf kilomètres carrés. En 2006, elle est tombée sous l'emprise du Bloc québécois. Vivian Barbot avait battu le député libéral sortant par moins de mille voix. Et malgré qu'elle fut dans les mains de l'ennemi, cette circonscription avait un antécédent électoral pour les députés libéraux de plus de cinquante ans. Une portion du district avait jadis fait partie de la circonscription de Mont-Royal, celle de son père.

Barbot était populaire, surtout dans Villeray, un secteur fortement souverainiste du centre de la circonscription. Près de 49 pour cent de la circonscription est francophone. Un autre 46 pour cent ne revendique ni le français, ni l'anglais comme langue maternelle. Il y a beaucoup de Grecs, de même que des Sud-Asiatiques, des Arabes, des Latinos-Américains, des Italiens et un certain nombre d'anglophones. Certains Grecs se souvenaient d'avoir fait du bénévolat pour le père de Trudeau et étaient prêts à donner un coup de main à son fils.

La première rencontre de Justin avec le président de l'association de la circonscription de Papineau (maintenant directeur financier pour sa campagne à la chefferie), Luc Cousineau, a eu lieu au Queen Elizabeth, un hôtel luxueux du centre-ville de Montréal.

« Ça n'a pas été smooth », dit Cousineau pendant un lunch dans une foire alimentaire à Montréal.

Trudeau pensait que la rencontre avait lieu à 16 h, alors que Cousineau était persuadé que c'était prévu pour 16 h 30. Lorsqu'il est arrivé, possiblement 30 minutes en retard, Trudeau était irrité, se rappelle Cousineau.

Puis le cellulaire de Cousineau a sonné. C'était l'oncologue de son père malade, alors il a laissé l'homme de 35 ans patienter pendant qu'il parlait avec le médecin. Après avoir écouté l'argumentaire de Trudeau, Cousineau lui a avoué qu'il espérait voir une course et en tant que président de la circonscription, il avait planifié de rester neutre. « Je ne crois pas que c'était vraiment ce qu'il voulait entendre », explique-t-il.

Butts avait aussi émis des réserves.

« Je ne crois pas qu'il avait vraiment réfléchi à ce qu'impliquait le fait de gagner la nomination, encore moins de gagner l'élection dans Papineau », raconte Butts. « Il m'avait dit : si je ne peux pas battre un séparatiste à Montréal, qu'est-ce que je ferais en politique? »

Butts trouvait que Trudeau était courageux et fou. Il lui avait dit : « Ce sera peut-être une carrière politique beaucoup plus courte que tu ne l'as imaginée. »

Mais Trudeau savait, comme il l'avait prédit à Terry DiMonte quelques années plus tôt, ce qui l'attendait. S'il l'emportait, non seulement allait-il prouver à son ami qu'il avait tort, mais il créerait sa propre histoire à propos du candidat qui s'est présenté, puis a remporté son élection dans une circonscription loin d'être gagnée d'avance.

Le 22 février 2007, Trudeau a annoncé qu'il se présentait dans Papineau.

Cette annonce a frappé de plein fouet Mary Deros, une conseillère municipale populaire depuis 1998 dans Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, un arrondissement faisant partie de la circonscription.

« C'était comme si on m'avait coupé le souffle vous savez », dit Deros en émettant un grand soupir, pendant une entrevue à son bureau de Parc-Extension à Montréal.

Cet automne-là, le député sortant Pierre Pettigrew avait informé Deros qu'il ne se présenterait pas de nouveau et elle croyait qu'Ottawa serait la prochaine étape dans sa carrière. Elle a contacté les libéraux, leur a envoyé son c.v., a rencontré plusieurs responsables et a commencé à monter son équipe. Puis elle a eu vent que Justin Trudeau – le Justin Trudeau qu'elle avait été si heureuse de rencontrer et d'avoir l'occasion de se faire prendre en photo avec lui – serait son adversaire.

Deros a pensé se retirer, mais ses partisans voulaient la voir y arriver et le parti voulait une course. « C'était bien pour Justin d'avoir une bataille et c'était aussi bon pour le parti, alors je suis restée. J'ai tout de même travaillé dur, mais je savais que ça n'allait pas arriver », avoue-t-elle.

Deros a observé l'équipe de Trudeau. Presque tout était mis en place pour s'assurer qu'il gagne, remarque-t-elle en parlant de l'armée de gens d'Ottawa et de bénévoles de partout au pays venus l'aider. Trudeau a prononcé un discours émouvant sur l'héritage de son père le 29 avril et il a gagné 690 des 1266 votes contre Deros qui a obtenu la 2^e place avec 350 votes.

Dion dit qu'il avait confié à Trudeau qu'il était « très content pour lui parce qu'il avait accompli quelque chose personnellement qui prouvait qu'il avait ce qu'il fallait. »

Trudeau avait fait ses devoirs, avait fait du terrain, contacté toutes les associations, dit Deros.

Le 18 octobre 2008, lors dans une élection où l'appui pour les libéraux de Stéphane Dion allait faire un plongeon et où le parti allait perdre 18 sièges, Trudeau a réussi un renversement inattendu. Il a remporté la circonscription de Papineau de justesse par 1189 votes. Trudeau a reçu 17 724 voix contre 16 535 pour Barbot.

À Ottawa, où il savait que ses collègues s'attendaient à ce qu'il balance partout le nom de son père pour obtenir des faveurs; Trudeau affirme avoir gardé la tête basse et avoir fait tout en son pouvoir pour demeurer le député le plus travaillant et humble possible.

Dans la circonscription, il se présente régulièrement tous les week-ends. « Il se promène dans les rues avec ses enfants, il mange dans nos restaurants, et lorsqu'on le voit, il est véritablement intéressé par les gens, il s'assoit et il leur parle », dit Deros. « Il n'est pas juste quelqu'un qui vous serre la main en regardant ailleurs pour serrer la main de quelqu'un d'autre. »

Dans Parc-Extension, plusieurs aiment Trudeau. Quand George Karazginiannidas, le propriétaire d'*Afroditi*, une boulangerie et pâtisserie grecque sur la rue St-Roch, apprend que je verrai Trudeau plus tard, il lui prépare une boîte de pâtisseries.

« Justin Trudeau est un bien gentil jeune homme », dit Karazginiannidas. « Il vient toujours nous dire bonjour, et son père était un grand homme. »

Karazginiannidas aime avoir Trudeau comme député, mais il n'est pas certain qu'il doive devenir le prochain chef des libéraux. « Il a la famille avec lui, mais pas l'expérience », pense-t-il.

Au Salon de coiffure pour hommes, George Glicakis ne veut pas parler de Trudeau.

« Je pense que si vous n'avez rien de bon à dire d'une personne, mieux vaut ne rien dire du tout », lance-t-il entre deux coupes de cheveux.

« C'est un garçon riche, commente un client », Philip Hatzimanolis. « Les gens pensent qu'il n'a pas gagné ses galons pour devenir un chef, qu'il est trop jeune et qu'il passe au travers de tout ça grâce à son père », dit-il entre deux gorgées de raki, un alcool sucré que Glicakis sert dans des verres de styromousse.

Hatzimanolis a aidé la campagne de Trudeau en 2008, de peur que le jeune homme ne soit pas assez intelligent pour gagner le siège. Mais en 2011, il est demeuré à l'écart, sachant que Trudeau remporterait facilement la circonscription.

Malgré la vague orange du NPD qui a déferlé sur le Québec et le fait que les finances des libéraux étaient en chute libre, Trudeau a conservé sa circonscription en 2011. Plus de 4000 voix devant son adversaire du NPD, comparativement à 1200 voix devant sa rivale du Bloc québécois en 2008. Cette marge a surpris plusieurs de ses collègues du caucus.

Son énergie et son honnêteté impressionnent Hatzimanolis, mais il croit que Justin « est trop à la hâte », et le compare à Icare, la figure emblématique de la mythologie grecque qui avait volé trop près du soleil avec ses ailes faites de plumes et de cire.

Politiquement du moins, Trudeau admet qu'il a évolué « dans une sorte de délai très compressé, de simple député recrue d'opposition à simple député d'opposition candidat à la chefferie, je suppose », décrit-il en riant.

Trudeau a bien sûr beaucoup d'admirateurs dans sa circonscription. Au Marché Janata, le commis d'épicerie Malik Muhmmad signale que Trudeau est toujours là quand on a besoin de lui, qu'il assiste à tous les événements de la communauté et écoute toujours les gens.

« En fait, je l'aime bien, mais mon anglais n'est pas très bon, c'est pour cela que je n'arrive pas à bien vous expliquer. Je veux dire plein de choses à son sujet : je l'apprécie et je veux voter pour lui comme premier ministre du Canada », dit Muhmmad derrière le comptoir du magasin encombré de son frère. « Je lui fais confiance non pas à 100 pour cent, mais à 200 pour cent », ajoute-t-il.

Deros croit qu'il a encore beaucoup de travail à accomplir pour avoir le look et la voix d'un premier ministre. « J'espère que les gens autour de lui vont l'aider à polir son image. Il n'est pas le top top, mais c'est le meilleur que nous avons. »

« On ne peut pas s'empêcher de l'aimer », laisse-t-elle tomber avec un sourire éclatant. « C'est quoi le bon mot? » dit-elle en prenant une pause.

« Il nous a séduits. »



Esquiver les coups

Les yeux bleus de Trudeau sont fixés droit devant et il peut à peine dissimuler son sourire. Une gouttelette d'eau est suspendue à sa lèvre inférieure. La caméra de Sun News fait un gros plan sur son visage. Les conservateurs s'attendent à le voir sortir de la salle de bal de ce Hampton Inn sur une civière. Mais personne ne regarde son adversaire, Patrick Brazeau.

L'animateur Ezra Levant : « Imaginez l'adrénaline, la pression qui pèse sur ces hommes depuis des mois. »

Brian Lilley : « Et la honte qui accompagnera le perdant lorsqu'il devra se raser la tête lundi prochain, un des autres paris que les deux ont aussi pris. »

La cloche sonne. Trudeau, extrêmement concentré, se lance pour le premier coup. Brazeau l'évite. Brazeau retourne le coup de poing et Trudeau l'esquive. Puis, comme sorti de nulle part, Brazeau fonce. Il frappe Trudeau encore et encore, visant son visage, sa poitrine. Trudeau a du mal à rester debout.

Lilley : « Trudeau endure beaucoup plus de coups que je ne le croyais. Il en prend au visage. »

Levant : « Allez, *shiny pony*, danse! Utilise ton entraînement de ballet! »

(Trudeau a pris trois cours de ballet lorsqu'il avait quatre ans.)

Avec sa longue portée, Trudeau devrait être en mesure de garder Brazeau à distance, dit Lilley, alors que Trudeau utilise ses gants pour protéger son visage de l'assaut.

Levant : « Ne touche pas le visage! Je ne veux pas que ces belles lèvres saignent. »

Brazeau semble l'avoir acculé dans un coin. Trudeau ligote Brazeau avec ses bras. Peut-être espère-t-il qu'une pause l'aidera à retrouver ses repères, mais Brazeau ne se laisse pas prendre. Il frappe Trudeau encore et encore. On peut entendre le bruit assourdissant des coups de Brazeau. L'espace d'un moment, on se demande à quelle vitesse Trudeau va s'effondrer.

Brazeau lui assène un coup après l'autre.

Levant : « Oh mon Dieu... C'est un combat individuel, Brian. »

Lilley déclare qu'il y aura trois rondes peu importe ce qui se passe. « Normalement, on ne voit pas de K.O. dans les combats amateurs de style olympique. »

Lilley : « Mais il lui donne encore d'autres coups et la foule noie les acclamations pour Trudeau. »

Brazeau est à bout de souffle. Il a plus de muscles et a donc besoin de plus d'oxygène, dit-on à la foule. Au fur et à mesure qu'il reçoit les coups, les genoux de Trudeau commencent à faiblir. Pour la première fois, il croit qu'il va peut-être perdre. Mais les coups ralentissent enfin.

Lorsque Trudeau reprend son équilibre, on commence à voir sa stratégie.

Brazeau n'a plus de souffle. Trudeau l'a laissé s'épuiser. Il a l'air épuisé aussi. Mais il laisse le sénateur continuer à le frapper.

Levant : « L'avantage de trois pouces dans la portée de Trudeau ne l'aide pas vraiment aujourd'hui. »

Lilley : « Non, pas lorsque vous vous faites malmener comme ça. »

Au moment où Trudeau réussit enfin à donner quelques coups, Levant dit douter que cela ne « fasse une brèche » sur Brazeau. Puis, juste avant que la cloche ne sonne, Trudeau réussit à donner un bon coup au sénateur, maintenant trop faible pour se défendre.

Trudeau retourne s'asseoir dans son coin tout sourire.

« Je n'aurais jamais pensé que je travaillerais pour un Trudeau, jamais dans cent ans », dit Bruce Young, un partenaire du Earnscliffe Strategy Group à Vancouver et l'un des organisateurs pour Trudeau en Colombie-Britannique.

Young, un ancien conseiller du premier ministre Paul Martin, est un organisateur de parti qui a fait son chemin en frappant aux portes lorsqu'il était un jeune libéral. Son « inclination naturelle » était de ne pas s'aligner avec quelqu'un qui venait de s'allier au parti à cause de quelque chose que son père ou son grand-père avait fait, explique-t-il. Mais Trudeau réussit à l'impressionner lors d'un voyage en Israël commandité par le Comité Canada-Israël en février 2008. Il est dans l'équipe Trudeau depuis ce temps.

Un matin, après être sorti très tard la veille, Trudeau avait mené sans problème la conversation pendant une rencontre avec le vice-ministre israélien des Affaires étrangères. Young, lui, soignait sa gueule de bois. « Il était sorti aussi tard que moi la veille, mais il était au fait de ce qui s'était passé pendant la nuit. Il y avait eu un assassinat d'un dirigeant du Hamas en Syrie et il y avait certaines tensions entre les deux États à la suite de cet incident. »

« (Justin) était vraiment à son affaire et je me suis dit que toute personne qui pensait que ce gars-là n'avait pas les compétences n'avait aucune idée de quoi elle parle », raconte Young.

Malgré qu'il ne soit pas tous les jours en train de démontrer son sérieux intellectuel, il y a un geek caché à l'intérieur de Trudeau qui surprendrait bien des gens, ajoute Young.

L'un des principaux conseillers de M. Trudeau, qui a aussi servi de rédacteur de discours et de conseiller à plusieurs chefs libéraux, Robert Asselin, assure qu'il a été agréablement surpris lorsqu'il a rencontré Trudeau. «Honnêtement, j'étais soulagé », confie-t-il durant le petit déjeuner juste avant le premier débat des chefs.

« Trudeau est comme une belle fille qu'on pense ne pas être intelligente, illustre Asselin, un professeur à l'Université d'Ottawa. Lorsque les gens le voient, ils trouvent que c'est un bel homme et qu'il a beaucoup de charisme. Ils ne pensent pas qu'il est intelligent. »

Trudeau est extrêmement intelligent, insistent ses amis. « C'est un beau gars, il s'habille bien et il a cette chevelure ridicule et je ne pense pas que les gens voient plus loin que ça. Mais il est un homme intelligent et aux yeux de la plupart des gens qui le connaissent, cela devient évident assez rapidement », constate également son ami Smillie.

Dans un moment de franchise, pendant le voyage entre deux événements de campagne en Colombie-Britannique, Trudeau reconnaît que plusieurs Canadiens ne pensent probablement pas qu'il est très intelligent. « La plupart des gens ne penseraient pas que j'ai aussi eu le 98^e percentile à mes LSAT (Law School Admissions Tests - Examens d'admission de la faculté de droit) », lance Trudeau un peu à la blague en regardant par la fenêtre du VUS blanc.

Cette phrase ne fait pas l'affaire de Butts, son conseiller principal, qui demande que cette citation ne soit pas prise en compte. Justin n'aurait jamais dit cela s'il pensait qu'il serait cité, explique Butts. « Nous ne sommes pas dans une situation où nous devons prouver aux gens à travers un examen standardisé à quel point il est intelligent. »

Cependant, le dossier de Trudeau aux examens standardisés est assez impressionnant. Il y a quelques années, à l'émission *Test The Nation* sur les ondes de CBC, l'animateur George Stroumboulopoulos a fait un point de révéler à l'auditoire que Trudeau avait obtenu une note de QI plus élevée que celle de Martha Hall Findlay, après qu'elle s'être vantée qu'elle avait un QI « cinq pour cent plus élevé que celui de Justin Trudeau ».

Hall Findlay, qui a déjà été élue à deux reprises sous la bannière libérale dans la région de Toronto, est toujours en mode attaque alors qu'elle est dans la course contre Trudeau pour le titre de chef du parti. Lors d'une entrevue enregistrée la veille du premier débat des chefs, Trudeau dit à Global BC qu'il s'attend à ce qu'elle soit la plus agressive à son égard. Sa campagne la dépeint comme la candidate ayant le plus de substance, laissant les libéraux tirer leurs propres conclusions. (Plus tard, lors du troisième débat, elle va suggérer que Trudeau, un candidat avec des moyens financiers importants, ne peut pas comprendre la classe moyenne. Le jour suivant, elle s'excuse d'être allée trop loin.)

Pendant ce temps, l'ancien astronaute et maintenant candidat à la chefferie, Marc Garneau, fait des commentaires mordants. « Diriger, c'est le fruit de votre expérience de vie », fait valoir Garneau pendant le premier débat. « C'est ce que vous avez accompli. C'est d'avoir fait ses preuves et c'est ce que j'amène à cette course. »

Garneau maintient la pression pendant le troisième débat à Mississauga, en Ontario, en février.

« Dites-nous ce qui, dans votre curriculum vitae, vous qualifierait en tant que dirigeant du pays? » demande-t-il.

Trudeau bafouille, répond quelque chose à propos de la classe moyenne et laisse la question de Garneau en suspend.

Garneau repose la question. Trudeau répond que son expérience c'est d'avoir gagné Papineau.

« Rassembler les gens c'est très bien, mais vous devez aussi avoir un bilan à présenter, vous devez pouvoir démontrer que vous avez déjà eu à prendre des décisions difficiles », rétorque Garneau d'un ton brusque.

Trudeau n'a pas de réponse.

L'équipe de Trudeau s'attendait à ce que leur candidat se fasse attaquer en raison de l'absence de plate-forme politique détaillée. Elle s'est préparée en publiant juste avant les débats des éditoriaux et des déclarations politiques telles que ses mesures de réforme démocratique.

Malgré tout, pendant son entrevue avec Global BC, Trudeau devient agité lorsqu'on lui demande pourquoi il n'a pas encore offert de politiques détaillées. Ses épaules rebondissent, il gesticule avec ses mains et sa voix se brise. Il marmonne alors qu'il énumère ses propositions politiques. Il s'est préparé pour la question, mais il est contrarié.

« Premièrement, j'ai été très, très clair sur une vaste gamme de questions précises. Il semble y avoir beaucoup de rumeurs sur le fait que je n'ai pas d'idées, ce qui est absurde », réplique-t-il au journaliste.

Il récite ses positions politiques : son opposition au projet de pipeline Northern Gateway de la pétrolière Enbridge, son soutien à l'accord CNOOC-Nexen, la légalisation de la marijuana.

« Nous aurons une plate-forme très détaillée en 2015, mais pendant ce temps, vous savez, ce n'est pas à un chef ou à un candidat à la chefferie et à un petit groupe de personnes de trouver toutes les réponses. C'est en dialoguant avec les Canadiens que nous développerons des solutions. »

Lorsque Trudeau annonce des propositions de réformes démocratiques (plus de votes libres au Parlement, des nominations libérales ouvertes, une interdiction de la publicité gouvernementale partisane et des changements au système électoral vers un mode de scrutin préférentiel), il demande aux gens d'envoyer leurs suggestions. Témoignant de sa popularité et de son influence dans les médias sociaux, en seulement 24 heures, quelque 25 000 personnes visitent un site web mis en place pour recueillir leurs idées.

La seule grande qualification que Trudeau amène à la course au leadership du Parti libéral, c'est qu'il est leur meilleure chance de remporter les élections fédérales qui suivront.

Lors d'une collecte de fonds à la suite du premier débat, dans le quartier de Gastown, au centre-ville de Vancouver, Russ Miller, âgé de 24 ans, questionne Trudeau sur son manque

d'expérience. Trudeau lui répond : « Mon expérience c'est que je gagne. Je gagne des élections difficiles. »

Comparé à ses principaux adversaires à la chefferie, Trudeau a raison. Le soir du 2 mai 2011, plusieurs libéraux se sont couchés ne sachant pas si Garneau avait réussi à remporter sa circonscription de Westmount-Ville-Marie, longtemps considérée comme l'un des sièges libéraux les plus sûrs au Québec. Hall Findlay a perdu sa circonscription de Willowdale à Toronto contre les conservateurs en 2011. Et Martin Cauchon, ancien ministre du cabinet de l'ère Chrétien, avait aussi perdu la bataille lorsqu'il avait tenté de reprendre son siège à Outremont. Il avait perdu contre son adversaire du NPD, Thomas Mulclair, par plus de 12 000 votes.

Lorsqu'on lui demande pourquoi il ne fait pas de remarques sur les défaites de ses opposants, Trudeau évite la question. Son équipe veut mener une campagne positive.

Cela n'empêche pas ceux autour de lui de faire ressortir les points faibles de ses adversaires.

Son équipe croit que ce dont les Canadiens ont besoin, ce n'est pas d'un politicien très académique, mais plutôt de quelqu'un avec qui ils peuvent connecter.

« Il ne suffit pas de dire voici nos idées, revenez au parti », souligne Trudeau lors d'un discours. Les libéraux doivent s'engager auprès des Canadiens ville par ville, communauté par communauté, dit-il.

Ce que Martha et Marc ont offert en matière de politiques est beaucoup moins détaillé que ce que les médias en disent, remarque Butts. « Je crois qu'aucun d'eux n'a chiffré ses propositions politiques, par exemple. » Ce que Trudeau apporte, c'est une direction qui peut amener les gens à être engagés et enthousiastes, rajoute-t-il.

« Ce dont le Parti libéral a besoin, c'est d'un chef qui sera capable d'articuler une vision, une vision positive de l'avenir du pays et qui a les compétences pour rallier des millions de Canadiens autour de cette vision. C'est ça du leadership. Ce n'est pas un plan en cinq points », dit Butts. Trudeau va souvent ramener ce thème, rappelant que les libéraux ont souvent essayé le « plan en cinq points » et ont échoué.

« Le plan familial n'a pas fonctionné », rappelle Butts impassiblement, en faisant référence à la plate-forme de campagne de 2011 de l'ancien chef du parti, Michael Ignatieff.

Jusqu'à présent, la vision de Trudeau semble vague, mais a son propre charme. Comme un stratège conservateur l'a dit, Trudeau est une carte blanche sur laquelle les Canadiens peuvent épinglez tous leurs rêves et leurs espoirs. Cela lui évite aussi d'être coincé dans certaines positions politiques. Parler en termes généraux donne peu de munitions à ses adversaires.

Trudeau dit qu'il s'est entouré de gens « très intelligents et très sages. » Butts est l'ancien secrétaire principal de l'ex-premier ministre de l'Ontario Dalton McGuinty. Souvent décrit comme un être brillant, il a quitté son poste à la tête du Word Wildlife Fund au Canada pour rejoindre la campagne de Trudeau. La directrice de campagne, Katie Telford, est une travailleuse assidue et intelligente. Daniel Gagnier, le principal conseiller au Québec, est un autre brillant

homme. Des amis dignes de confiance l'aident. Marc Miller, un ami d'enfance, travaille sur les collectes de fonds et Tom Pitfield dirige la campagne sur les médias numériques et sociaux.

Dominic LeBlanc remarque que l'éthique de travail de Trudeau ressemble à celle de son père : il se lève tôt, se couche tard, remplit ses journées d'événements de campagne et se rend disponible pour recueillir des fonds pour ses collègues de caucus. Les gens ne s'attendaient pas à ce qu'il soit un travailleur acharné, mais il a une énorme capacité pour le travail, constate LeBlanc.

« Son père avait cette capacité. »

Encore plus important, Trudeau possède un don naturel pour communiquer avec les gens et la vie sur la route ne le dérange pas, tant qu'il obtient huit heures de sommeil, qu'il mange bien et qu'il prend le temps de faire de l'exercice.

« Les gens sous-estiment Justin Trudeau à leurs risques et périls », dit Bruce Young.

Trudeau a « une haute tolérance à la souffrance », assure Young. Il peut accumuler plusieurs événements un à la suite de l'autre en une seule journée. Il est capable d'encaisser un coup et de continuer. Il ne s'énerve pas. Il est jeune, en forme, curieux intellectuellement et a de l'endurance, toujours selon Young.

En 2008, durant la première campagne de Trudeau, Young raconte comment le candidat s'est rendu en Colombie-Britannique pour stimuler le moral des troupes et serrer des mains à Surrey, où les libéraux n'avaient aucune chance d'emporter un siège.

« Le fait qu'il ait laissé sa circonscription au milieu d'une dure bataille, qu'il soit venu ici juste pour remonter le moral à tout le monde pendant 24 heures et qu'ensuite nous ayons réussi à continuer pour le reste de la semaine grâce à cela ne peut être sous-estimé », fait remarquer Young.

« Je ne connais personne dans le Parti libéral qui a la capacité de faire cela, c'est-à-dire de donner la volonté aux bénévoles de travailler jour et nuit pour faire élire leur candidat. »

Même si Trudeau ne possède pas la feuille de route d'un chef politique typique, son ami Thomas Panos estime qu'il a des compétences avec lesquelles les autres ne peuvent rivaliser.

« Nous savons tous que sa formation n'est peut-être pas aussi dorée que celle de ses adversaires dans la course à la chefferie ou même de ceux des conservateurs de l'autre côté, mais il a quelque chose que la plupart de ces gens – sinon tous – n'ont pas. C'est la capacité de rassembler les troupes... parce qu'ils le veulent bien », dit Panos.

Trudeau ne parlait jamais de devenir premier ministre lorsqu'il était à Vancouver, mais Panos n'est pas surpris qu'il soit maintenant à la quête du plus haut poste chez les libéraux. « Il a toujours dit qu'il voulait changer le monde à sa façon. » S'il devient un excellent orateur, Trudeau sera difficile à battre, croit Panos.

Trudeau va sûrement devoir travailler sur son sourire, qui a parfois l'air d'un petit sourire satisfait, dit son ami.

« Le gamin a l'air suffisant, mais il ne l'est pas, affirme Panos. C'est pourquoi beaucoup de personnes ne lui donnent pas le bénéfice du doute. (Ils) pensent qu'il en sait plus qu'eux, ce qui est faux. »

Trudeau est très endurant, ajoute Panos, il gagne contre toutes les épreuves que la vie lui apporte.

« Je ne dirai jamais que Justin ne peut pas accomplir quelque chose, parce que chaque fois que j'ai pensé comme ça, il m'a prouvé le contraire. »

Certains amis de Trudeau ont confié qu'ils lui avaient recommandé de ne pas entrer dans la course, inquiets que le stress n'affecte sa jeune famille.

Mais sa tante Janet croit que son neveu va bien aller : « Il a une bonne tête sur les épaules. »

« Je crois que certaines personnes vont en politique pour leur ego et l'utilise comme tremplin pour accomplir quelque chose de différent. Je ne crois pas que c'est le cas pour Justin, dit-elle. C'est à propos de redonner. C'est à propos du pays qu'il aime. Son grand-père aimait ce pays, son père aimait ce pays et il a été éduqué à connaître ce pays. Il s'agit de donner en retour. »

Joe MacInnis, un ami proche de Pierre et un mentor pour Justin, soutient que Pierre a laissé un grand sens des responsabilités à ses enfants.

« Son père avait mis cela au clair, au moins avec moi et avec tant de Canadiens, que nous avons tous un rôle dans le gouvernement de ce pays, nous avons tous une responsabilité de vivre dans ce pays béni qu'est le Canada, et personne ne ressent cela plus fortement que Justin », explique MacInnis depuis sa maison en Floride.

Lorsque le jeune Trudeau parle de sa carrière politique, on peut croire qu'il est imbu de sa personne ou qu'il aspire à une vocation supérieure.

« Je fais cela parce que je le peux, parce qu'il le faut, parce que je peux le faire », dit Trudeau. « Si cela réussit, tant mieux, parce que cela voudra dire que j'ai beaucoup de travail qui m'attend. Et si je ne réussis pas, tant mieux, cela voudra dire que je n'étais pas la bonne personne pour le Canada. Et ce niveau de sérénité dans mon approche est extrêmement stimulant et reconfortant. »

Cible ouverte

Deuxième ronde. La cloche sonne. Trudeau, plein d'énergie, assène le premier coup.

L'animateur de Sun News Ezra Levant : « Brazeau prend des coups. Le *shiny poney* est un étalooooon! »

Brazeau est surpris. Ses yeux sont gros et brillants. Le choc.

Levant : « Je pense que Brazeau prend des coups plus durs qu'il ne s'y attendait. »

Trudeau est concentré et déterminé. Ses coups sont réguliers et énergiques.

Peut-être est-ce sa longue portée ou son endurance, suggèrent les deux animateurs de Sun News. La foule éclate en cris et en applaudissements alors que Trudeau commence à marteler Brazeau. Le sénateur ne le frappe pas en retour. Les animateurs sont abasourdis.

Levant : « Je n'aurais jamais deviné, je n'y aurais jamais pensé, je croyais que le *Brazman* était en train de l'achever. Pas assez fort pour assommer le *poney*. »

Les attentes envers Trudeau étaient faibles au départ et il les dépasse, lance Levant à son auditoire.

Brazeau se retient sur les cordes.

Lilley : « Dans le coin, il ne fait que prendre les coups! Un, deux, trois, quatre, cinq! »

Levant : « L'arbitre s'interpose. Je peux déjà l'entendre, Trudeau comme chef. Bob Rae est le suivant, Brian. »

Trudeau frappe Brazeau au visage.

Lilley : « Wow! Directement au visage! »

Levant : « Le nez de Brazeau a l'air de commencer à saigner. Il ne fait que se balancer frénétiquement. »

La cloche sonne. Trudeau retourne à son coin, tout sourire. Pas un soupçon de fatigue.

Levant : « Jamais je n'aurais pensé. Le *poney*. Ce n'est pas seulement les entraînements de jazzercise ou de Tae Bo, il peut réellement donner des coups de poing. Je vois le sang sur les gants de Trudeau. »

La caméra retourne sur Brazeau, le sang coule de son nez, il cherche son souffle.

Trudeau est non seulement le meilleur militant libéral, il est aussi leur meilleur collecteur de fonds.

Il est une machine à amasser des fonds. Aucun autre concurrent dans la course à la chefferie n'a démontré autant de capacité à remplir les coffres du parti que lui. En janvier, lorsque les chiffres des collectes de fonds ont été divulgués, Trudeau avait amassé plus de quatre fois la somme de son plus proche adversaire. Pendant les trois derniers jours de 2012, un appel de dernière minute a réussi à amasser 125 000 \$ de plus. Ses commentaires controversés sur l'Alberta, publiés la veille d'une élection partielle, ont aussi été fructueusement tournés en une campagne de financement. Son équipe a demandé à ses partisans de faire des dons pour aider Justin à se défendre contre les attaques des conservateurs. Ses commentaires ont possiblement coûté cher à Harvey Locke, le candidat libéral de Calgary-Centre, mais ils ont rapporté des milliers de dollars à Trudeau.

À la mi-février, sa campagne dépassait la barre du million de dollars. À la fin février, Trudeau continuait d'amasser des fonds, se présentant à des événements privés plusieurs fois par semaine, même si son équipe de campagne ne pourrait bientôt plus dépenser tout cet argent amassé.

Tous les fonds supplémentaires iront au parti, s'ils ne sont pas d'abord utilisés pour repousser les attaques publicitaires attendues des conservateurs. Butts révèle que l'équipe Trudeau est prête à répondre à toute attaque dans les 72 heures qui suivront. Leur demander s'ils sont prêts à une attaque des conservateurs, c'est comme demander « si nous avons un discours prêt le jour du décollage », dit-il.

Les conservateurs ont beaucoup de munitions contre Trudeau. Son taux de présence à la Chambre des communes est faible. Il a continué d'être payé pour des allocutions après avoir été élu, gagnant des revenus dans les cinq chiffres pour parler dans des institutions publiques et des événements corporatifs. Et il n'a pas toujours parlé avec la maturité attendue d'un politicien fédéral, notamment en traitant de merde le ministre de l'Environnement, Peter Kent, lors d'un débat sur les changements climatiques. (Il s'est ensuite excusé.)

Le jugement de Trudeau peut facilement être remis en question.

Il a été vivement critiqué pour avoir suggéré que le mot « barbare » n'était pas le bon mot à utiliser pour décrire les crimes d'honneur (le plus souvent commis contre des femmes par les hommes de la famille), en disant que les publications du gouvernement du Canada devraient faire une tentative de neutralité responsable. Il s'est encore une fois excusé.

Il a fait volte-face sur plusieurs positions clés, notamment la coopération avec le NPD, en prévision des élections de 2015. Sun Media a diffusé un discours enregistré à Vancouver en 2011, où il explique à des étudiants : « Si d'ici 2015, avec l'approche des élections, aucun parti ne semble avoir tout ce qu'il faut pour briller et être la solution évidente, alors il y aura beaucoup de pression sur nous pour que nous commencions à penser à coopérer. Je crois qu'il n'y a personne au Parlement, mis à part le Parti conservateur du Canada, qui est prêt à risquer de voir Stephen Harper devenir premier ministre à nouveau. »

Mais maintenant qu'il a la chance de devenir le prochain premier ministre, Trudeau déclare que toute coopération avec un autre parti est impossible.

Les commentaires qu'il a faits pendant la campagne électorale à Hawkesbury, en Ontario, quand il a indiqué que le registre des armes à feu était un échec et qu'il ne devait pas être ressuscité, ont pris plusieurs des membres de son équipe par surprise.

Les partisans et membres des conservateurs et du NPD espèrent qu'il commettra d'autres gaffes. Ils repassent au peigne fin toutes les transcriptions et les articles de journaux de ses nombreuses apparitions publiques depuis 2000.

Seulement quelques jours avant une élection partielle à Calgary que les libéraux croyaient pouvoir remporter, le NPD a divulgué à Sun Media une entrevue en français que Trudeau avait donnée en 2010, dans laquelle il suggérait que le Canada avait fait piètre figure parce que les Albertains gèrent l'agenda sociodémocratique. Trudeau poursuivait en déclarant qu'il trouvait que les Québécois dirigeraient mieux le pays que les Albertains.

Ses commentaires ont provoqué un tollé et il a été forcé de s'excuser en disant qu'il ne parlait pas de tous les Albertains, mais bien de l'équipe de Stephen Harper en particulier. Les conservateurs en ont rajouté, avec le ministre de l'Immigration Jason Kenney qui a déclaré que les paroles de Trudeau divisaient l'opinion et rappelaient l'arrogance de son père et de son programme d'énergie nationale.

Pour la première fois, plusieurs libéraux ont été forcés de constater que Trudeau pouvait être un boulet.

Trudeau dit qu'il apprend à être plus discipliné dans les messages qu'il livre. La course à la chefferie l'a forcé à collaborer et à faire confiance à d'autres pour prendre des décisions relatives à son horaire, à ses discours et aux communications.

« J'apprends... à ne plus être indépendant dans mes réponses sans avoir préalablement consulté les gens autour de moi à propos des positions que je vais prendre », avoue-t-il.

Les attaques contre Trudeau peuvent aussi se retourner contre la personne qui en sont à l'origine. Personne ne veut voir le fils préféré, que tout le monde a vu grandir à la télévision, se faire attaquer injustement. C'est une ligne délicate que les conservateurs et le NPD devront faire attention de ne pas dépasser pendant les prochaines élections si Trudeau est élu chef des libéraux.

LeBlanc croit que les attaques publicitaires négatives auront un effet différent de celles qui étaient dirigées vers Ignatieff et Dion auparavant. « Ils savent qui il (Trudeau) est et le public canadien est attaché à lui, ils l'ont vu naître, ils l'ont vu grandir, avec le père monoparental et les trois garçons. Ils l'ont vu soutenir son père en deuil lors des funérailles de son petit frère... Ces choses-là sont incrustées dans leur tête. Dans certaines communautés culturelles, ce nom veut dire quelque chose de très profond. Alors ce ne sera pas facile d'ébranler cette notion avec une publicité merdique», commente LeBlanc.

Trudeau, rajoute LeBlanc, n'hésitera pas à riposter. « Il a cette ténacité. »

En ce qui a trait à sa vie personnelle, ses amis proches disent que ses adversaires politiques ne trouveront rien d'intéressant.

« Il s'est contredit par le passé, c'est correct. Je connais le style de vie qu'il a mené. Il n'y a rien », assure son ami Thomas Panos. « Je ne vois pas ce qu'ils pourraient faire ressortir qui changerait la perception des gens. Il a eu une vie beaucoup plus propre que la mienne. »

Mais il y a tout de même un aspect de la vie récente de Trudeau que les conservateurs pourraient bien tenter d'exploiter.

Son ancien colocataire, Christopher Ingvaldson, a été arrêté en juin 2010 avec des chefs de possession et de distribution de matériel pornographique juvénile. Il a plaidé coupable à deux de ces chefs, soit le visionnement et la possession de pornographie juvénile, puis a été condamné à trois mois de prison avec deux ans de probation.

En février 2012, le ministre de la Sécurité publique Vic Toews a signifié à ses opposants que devant une loi qui accorderait aux policiers de vastes pouvoirs de surveillance de l'activité sur internet, ils pouvaient être soit « de notre côté ou du côté des pédophiles. » Butts, le conseiller principal de Trudeau, admet que le lien entre Trudeau et Ingvaldson lui est immédiatement venu à l'esprit.

« Ils pensaient sûrement à cela », dit-il.

Ingvaldson et Trudeau étaient très proches. Ingvaldson a même contribué à un chapitre du livre *Pierre*, édité par Nancy Southam, relatant ses souvenirs de sa rencontre avec l'ancien premier ministre lorsqu'il était passé chez lui à Montréal.

Les accusations criminelles ont choqué tout le monde. Trudeau a coupé tout contact.

Quelques semaines après la condamnation d'Ingvaldson, Trudeau refuse toujours de commenter sur son ancien colocataire. Lors du chemin de retour en voiture vers son hôtel à Vancouver, Trudeau dit que même si on aimerait croire qu'une personne sera toujours là pour ses bons amis, ce n'est pas le cas. « Il y a des limites qui ne peuvent être dépassées », affirme-t-il, visiblement troublé.

Butts est plus inquiet que Panos au sujet des attaques des conservateurs. Il croit que ces derniers sont constamment préoccupés par son candidat. « Si j'étais à leur place, je le serais aussi. »



La compétition

Troisième ronde.

Le pugiliste de Papineau revient encore en force. Les acclamations pour Trudeau atteignent leur paroxysme.

Brazeau est roué de coups, il est assommé.

Lilley : « Tout le monde croyait que Justin Trudeau frapperait comme Justin puis s'effondrerait au sol comme Justine. Mais ce n'est vraiment pas ce qui se passe présentement, encore moins pendant cette troisième ronde. »

Levant : « On dirait que nous assistons à une bar-mitsva libérale. Aujourd'hui, il devient un homme Brian. Oh, il fulmine. »

Trudeau continue de décharger ses coups de poing sur Brazeau.

Pendant que Brazeau reprend son souffle, Trudeau, les poings en l'air, joue le jeu pour la foule et l'exhorte à l'encourager.

Levant : « C'est comme le retour de son père aux élections de 1980. Il avait perdu en 79, alors tout le monde l'avait exclu de la course. Mais il est revenu en 80... »

Lilley l'interrompt : « ...Trudeau a l'air solide. »

Le visage de Brazeau est ensanglanté. Trudeau n'a aucune pitié et continue de le marteler de coups.

Levant : « Boom, boom, boom. C'est bientôt la fin pour le conservateur. Il est dans le coin. Ce combat est terminé. Avec tout ce sang, l'arbitre doit intervenir. »

L'œil tuméfié déjà apparent, le regard abattu et la bouche ouverte, Brazeau a l'air assommé.

Lilley : « Brazeau semble déçu. »

Trudeau s'éloigne.

Levant : « Beaucoup de gens ont perdu beaucoup d'argent ce soir. Les bookmakers avaient donné des chances de 3 contre 1 et les sondeurs ont aussi dit 3 contre 1. Le conservateur se fait réduire en miettes.

Avec seulement une minute à faire, les organisateurs décident d'arrêter le combat. C'est un KO technique. Trudeau est le vainqueur.

Il savoure le moment les deux bras dans les airs. Il n'a pas du tout l'air surpris par ce qu'il vient d'accomplir.

Levant : « Et voilà c'est terminé. »

Lilley : « Cela n'a même pas duré jusqu'à la toute fin. »

Levant : « Ce n'était même pas serré. »

Trudeau révélera plus tard à Levant que Brazeau lui avait fait voir des étoiles en début de combat.

« Mais j'ai continué. Je suis capable d'encaisser un coup dur, mais il n'avait pas réalisé cela. »

Le 2 mai 2011 a été une soirée désastreuse pour le Parti libéral du Canada. Les libéraux ont perdu plus de la moitié de leurs sièges à la Chambre des communes et leur pourcentage du vote populaire a chuté à son niveau le plus bas de l'histoire. Moins d'un électeur sur cinq a voté pour eux. Trudeau a été épargné du massacre. Le député de Guelph Frank Valeriote et lui ont été les seuls pour qui le nombre de votes a augmenté par rapport aux élections de 2008. Mais au fur et à mesure que les résultats étaient divulgués, il devenait clair pour Trudeau qu'il allait devoir attendre beaucoup plus longtemps qu'il ne le pensait pour pouvoir réaliser ses aspirations politiques.

Trudeau n'était plus certain de vouloir demeurer en politique. La pente descendante sur laquelle glissait son parti lui semblait inéluctable. Il pensait même retourner vers l'enseignement. S'il ne pouvait rien accomplir de positif à Ottawa, au moins, grâce à l'enseignement, il pourrait faire une différence dans la vie de quelques centaines de jeunes chaque année.

De son côté, Butts avait conseillé à Trudeau de ne prendre aucune décision majeure par rapport à sa vie. Il l'avait prévenu : la majorité conservatrice allait le prendre aux tripes. Maintenant que Michael Ignatieff était hors du portrait, Trudeau savait qu'il y aurait de la pression sur lui pour se présenter dans la course à la chefferie. Mais était-il prêt? Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Il croyait qu'il allait être député dans un cabinet libéral pendant quelques années avant de viser le plus haut poste du parti, mais finalement il n'allait pas en avoir l'occasion.

Trudeau commençait à penser que la politique et le Parti libéral ne seraient pas la façon par laquelle il allait changer le monde. Il était frustré par les illusions des libéraux qui croyaient encore qu'avec le bon chef, tout le reste reprendrait son cours normal.

« J'étais inquiet à l'idée que plusieurs ne prendraient pas le renouvellement du parti au sérieux s'ils croyaient avoir un leader populaire», dit-il.

Il ne voulait pas le poste si les gens n'étaient pas motivés à travailler pour rebâtir le pays. Avec deux jeunes enfants à la maison et un parti en chute libre, il décida de ne pas entrer dans la course et de planifier son départ.

Trudeau pensait non seulement à quitter la vie politique, mais aussi le Canada. Il méditait sur la possibilité de déménager dans une ville telle que New York, Londres, Paris ou Genève – peut-

être pour aller travailler pour un organisme non gouvernemental ou simplement voyager quelque temps avec ses enfants.

« Dans une certaine mesure, Justin avait la réputation d'essayer de nouvelles choses puis de les abandonner et j'espérais qu'il ne ferait pas la même chose avec la politique, parce que je croyais vraiment que c'était son destin », dit Mathieu Walker.

« Tout le mérite lui revient d'avoir pensé à ces choses-là, mais je crois qu'il s'est dit : Non, je suis là-dedans pour y rester. Je crois en cette vocation et je vais continuer. Et je suis vraiment content qu'il l'ait fait. »

En janvier 2012, Trudeau considérait à nouveau la course à la chefferie. Il ressentait que la politique était de plus en plus polarisée et qu'il pouvait peut-être reproduire les événements de sa victoire dans Papineau. « Ce qui voulait dire que les gens allaient encore avoir des doutes sur moi, doutant de mes capacités d'y arriver, » concède-t-il.

Butts savait ce qui se passait dans l'esprit de son ami et commença à rassembler de façon préventive une équipe de conseillers potentiels. En février, il a approché Katie Telford, l'ancienne directrice adjointe du cabinet de Stéphane Dion et aussi une ancienne collègue avec qui Butts avait travaillé étroitement à Queen's Park en Ontario.

Ce printemps-là, Trudeau a fait part de ses intentions à Bob Rae, le chef intérim des libéraux. Rae avait passé son temps à traverser le pays pour rebâtir et amasser des fonds pour le parti et s'assurait en même temps que les libéraux étaient bien représentés à la Chambre des communes. Lorsqu'il avait pris le poste temporaire, Bob Rae avait promis de ne pas entrer dans la course à la chefferie, mais il convoitait le poste permanent désespérément et plusieurs libéraux étaient prêts à le laisser se présenter. Il était devenu clair en janvier que si Rae se présentait dans la course, le nouvel exécutif du parti ne s'opposerait pas à sa candidature.

Rae et Trudeau avaient une relation cordiale, mais ils n'étaient pas proches. Après les élections, Rae avait retiré Trudeau comme porte-parole à l'Immigration et l'avait relégué à l'arrière-ban. Il était maintenant porte-parole à la Jeunesse, aux Sports et à l'Éducation postsecondaire. Il n'avait même pas d'assignation dans un comité. La raison qu'on avait donnée à Trudeau, qui avait alors 39 ans, était qu'il était la plus grande attraction du parti et qu'il serait plus utile sur la route à rencontrer les citoyens, à rebâtir le parti et à faire des levées de fonds, qu'à la Chambre des communes. Toutefois, il serait difficile pour Trudeau d'attirer l'attention des médias à Ottawa s'il n'avait pas de temps de parole à la Chambre des communes. Certains ont pensé que Rae avait paralysé Trudeau pour protéger ses propres ambitions à la chefferie.

Mais maintenant que Rae était placé devant les intentions de Trudeau, que pouvait-il faire ? Cela faisait déjà deux fois qu'il perdait sa chance à la direction du parti. Il avait perdu contre Stéphane Dion en 2006, puis en 2008, il avait décidé de ne pas faire concurrence à Michael Ignatieff qui obtenait beaucoup de soutien du caucus, pour donner plus de chance au parti de vaincre les conservateurs après la prorogation.

Il semblait maintenant qu'il allait devoir affronter le fils préféré du parti et la possibilité d'une dynastie politique libérale. Ce n'était pas une bataille qu'il voulait perdre. En juin, il dit au caucus

qu'il n'allait pas se présenter dans la course. Des larmes coulaient sur le visage de certains de ses partisans les plus proches.

C'était maintenant le tour de Trudeau. S'il n'entrait pas dans la course, certains disaient haut et fort qu'il n'y aurait peut-être même plus de parti à reconstruire en 2015. Trudeau et son équipe ont passé l'été à organiser sa campagne.

« Il s'attendait à ce que les conservateurs et le NPD s'attaquent à lui de manière personnelle et il voulait que sa famille, particulièrement sa femme, soient prêts », précise Butts.

La nouvelle de la décision de Trudeau a commencé à se répandre en septembre. Le 2 octobre, le jour de l'anniversaire de son petit frère Michel, Trudeau a annoncé qu'il allait suivre les pas de son père. L'annonce qu'un député de l'arrière-ban se présentait dans la course à la chefferie du parti en troisième place a attiré énormément d'attention de la part des médias.

Debout devant une grande toile de fond arborant le nom « Justin », Trudeau, vêtu d'un habit gris, d'une chemise blanche et d'une cravate grise, a déclaré : « J'adore ce pays, je veux passer ma vie à le servir. C'est pourquoi ce soir, je m'offre pour le poste de chef du Parti libéral du Canada. »

La foule d'amis et de partisans présente dans le centre communautaire William-Hingston dans Papineau scandait des « Trudeau ! Trudeau ! », avant de passer à « Justin ! Justin ! »

« Notre garçon »

Trudeau sait qu'une partie de l'attention qu'il reçoit est due à son nom et à une certaine curiosité. Cette curiosité des gens à son sujet, concède-t-il, lui ouvre une porte, mais c'est à lui de fournir les efforts nécessaires pour qu'ils réalisent ensuite que Justin Trudeau est davantage qu'un nom de famille.

Dès le départ, il avait décidé de se concentrer à gagner le cœur de trois groupes de personnes pour qui le nom Trudeau offre peu d'avantages : les nationalistes modérés au Québec, dont plusieurs restent à convaincre malgré l'historique de son père; les jeunes, qui n'ont eu aucune connexion avec son père; et les nouveaux Canadiens, ceux qui sont arrivés après 1984 et pour qui l'héritage de son père en immigration n'a aucune valeur réelle.

Ce sont des groupes chez qui le vote libéral n'est pas acquis. Si Trudeau gagne la course à la chefferie et réussit à les rapatrier, il aura considérablement agrandi l'espace libéral. Ces trois groupes, jumelés au retour des libéraux désenchantés qui n'ont pas voté en 2008 et en 2011, permettraient à Trudeau d'obtenir le poste le plus convoité du pays aux prochaines élections fédérales en 2015.

Jusqu'à ce jour, il réussit assez bien à rejoindre ces communautés. Il a joué le double jeu avec les nationalistes québécois, en leur disant d'un côté qu'il comprend pourquoi ils voudraient se séparer face à un Canada dirigé par Stephen Harper; et de l'autre, en entretenant un appui immuable pour la Loi sur la clarté référendaire, une loi qui dépeint de quelle façon le Canada négocierait les termes d'une séparation et déciderait si une nette majorité a voté pour la sécession du Québec. Il a aussi déjà déclaré que la signature du Québec sur la Constitution n'était pas nécessaire. Des sondages préliminaires ont révélé que les libéraux dirigés par Trudeau l'emporteraient haut la main devant le NPD, le Bloc québécois et les conservateurs au Québec, mais que sans lui, ils retomberaient en troisième place.

En Ontario, un sondage effectué en février par Forum Research a révélé que le Parti libéral sous Trudeau volerait un tiers des votes des partisans du NPD âgés de 18 à 34 ans.

Les jeunes, pour qui le nom Pierre Elliott Trudeau est synonyme de livres d'histoire et d'un aéroport de Montréal, se sont précipités sur Justin et son message de changement générationnel. Il a appuyé un bon nombre de politiques populaires chez les jeunes telles que la légalisation de la marijuana et en plus d'assurer une forte prise de position pour l'environnement, avec notamment sa condamnation du pipeline Northern Gateway.

« Le fait que je puisse persuader et être un politicien efficace avec les jeunes en les impliquant, en les rendant fébriles, en mobilisant des milliers de bénévoles durant cette campagne, ça, ce n'est pas à cause du bagage du nom de mon père. Et pour moi c'est fondamental », fait valoir Trudeau.

Les immigrants sont sensibles à la vision pro-famille de Trudeau en matière d'immigration, même ceux qui n'accordent pas le crédit à son père pour leur arrivée au Canada. Il les a séduits avec plusieurs discours, comme lors de la très controversée conférence « Reviving the Islamic Spirit ». Il a également développé un concept économiquement modéré et favorable au commerce susceptible les charmer.

Les néo-démocrates et les conservateurs choisissent pour le moment d'ignorer Trudeau officiellement. En public, ils soutiennent ne pas être inquiets. Mais en privé, ils sont préoccupés. Les journalistes se font fréquemment rappeler que Trudeau ne doit pas être sous-estimé.

LeBlanc, qui a déjà vu des électeurs demander à leur député néo-démocrate de les prendre en photo avec Justin Trudeau dans les couloirs du parlement, n'a aucun doute que son ami va « assécher le marais du NPD. »

Malgré que son dossier soit plutôt mince, beaucoup d'observateurs politiques, incluant ceux des autres partis, ont la certitude qu'aucun autre candidat libéral ne saurait raviver la flamme des libéraux fédéraux autant que Trudeau.

Il a autant de facilité à remplir un événement gratuit pour des étudiants universitaires qu'à attirer des membres de la communauté chinoise de Colombie-Britannique ayant payé 1200 \$ pour pouvoir le rencontrer et prendre des photos. Les gens sont excités d'être autour de lui.

L'équipe de Trudeau estimait au début mars avoir réussi à accumuler entre 160 000 et 165 000 inscriptions partisans. Alors que les autres candidats ne révéleront pas combien d'inscriptions ils ont accumulées, le nombre total de partisans pour les libéraux s'élevant à 294 002 porte à croire que Trudeau a une forte avance sur ses adversaires.

Elliott Moglica est l'un des 10 000 partisans bénévoles de Trudeau. Depuis les trois derniers mois, l'immigrant âgé de 41 ans originaire de l'Albanie passe quatre jours sur sept au centre d'appel de Toronto de Trudeau. Il appelle les Canadiens et les encourage à s'inscrire. Dès la mi-février, il avait réussi à convaincre plus de mille personnes de s'inscrire. « Je suis si excité, il va y arriver, dit Moglica. Il est un cadeau de Noël. »

La course à la chefferie du Parti libéral n'est pas encore terminée, mais, à moins que Trudeau ne se sabote ou ne s'effondre à cause d'un scandale, il semble que le vote ne sera qu'une simple formalité. La plus grande surprise dans cette course aura certainement été la façon dont Trudeau aura encore réussi à surpasser les attentes. Un membre de son équipe a estimé, en toute confidentialité, qu'il y avait 25 % de chances que Trudeau ne s'écroule. Mais mis à part quelques petits incidents comme ses commentaires à propos du registre des armes à feu et sur les Albertains, la campagne n'a subi aucun grand coup jusqu'à présent.

Trudeau est conscient que plusieurs personnes salivent à l'idée de le voir perdre. Ceux qui croient toujours que Trudeau n'a que du style et aucune essence ne souhaitent qu'une chose, c'est de le voir s'autodétruire.

À l'occasion d'une séance photo pour le *Sélection du Reader's Digest*, Trudeau est extrêmement conscient de son image. Il sait exactement comment se placer sous la lumière du photographe et

se déplace comme un modèle professionnel. Il prend le temps de bien regarder les clichés ensuite, d'émettre son opinion et de suggérer quelles photos semblent être les meilleures. Lors de rencontres et d'événements de campagne télévisés, il n'est pas rare de le voir marcher vers la caméra, puis prendre la pose, les épaules penchées, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

Malgré qu'il ne fasse pas confiance à la plupart des journalistes, il sait comment tirer avantage des médias. Il sait aussi que les médias vont se tourner vers lui à la moindre occasion.

Ils attendent tous qu'il « fasse un faux pas, qu'il bousille tout », croit son ami Smillie.

Contrairement à de précédentes courses à la chefferie, il n'y a pas eu de rumeurs de « campagne de dévalorisation » visant Trudeau. Personne n'a publiquement encouragé ses partisans à placer Trudeau dernier sur le bulletin de vote préférentiel. S'il ne gagne pas la direction du Parti libéral le 14 avril prochain, ce sera certainement le plus gros échec de campagne de la politique canadienne.

Malgré qu'elle soit confiante, son équipe de campagne est tout de même inquiète. Elle est préoccupée par le fait que certains partisans ne s'inscrivent pas à temps ou même pas du tout. Ils s'inquiètent aussi que certaines personnes croient Justin déjà vainqueur et ne prennent pas la peine de voter. Ils ont peur que l'organisation soit inexpérimentée et qu'ils n'arrivent pas à faire sortir le vote. Ou que le Parti libéral ne puisse pas se défendre contre une attaque de leur système de vote en ligne par d'autres partis politiques ou par d'autres groupes.

Le système de vote pondéré des libéraux, où un candidat a besoin d'obtenir la majorité des points alloués dans chacune des 308 circonscriptions, a été fructueux pour le Parti et a obligé tous les candidats à sortir des secteurs où les libéraux sont déjà forts, explique Katie Telford, la directrice de campagne de Trudeau. Mais cela veut aussi dire qu'il sera plus difficile pour Trudeau de l'emporter au premier tour.

Trudeau a besoin d'une majorité des votes dans la majorité des circonscriptions. Selon un membre de sa propre équipe, si Trudeau ne gagne pas au premier tour, il est cuit. La pensée est que soit les gens l'adorent, soit ils le détestent, et peu vont en faire leur choix au deuxième tour. Mais d'autres conseillers n'abondent pas en ce sens, faisant référence à l'appui de l'ancien candidat à la chefferie George Takach qui prouve que Justin peut devenir le second choix de quelqu'un.

Néanmoins, le réel défi à l'horizon est la préparation pour les prochaines élections fédérales. Trudeau a tendance à abaisser les attentes et à se surpasser, mais les élections de 2015 seront beaucoup plus difficiles que de renverser le Bloc québécois dans Papineau ou de combattre un sénateur conservateur.

Même des gens de son entourage ne sont pas encore certains qu'il soit prêt pour le plus haut poste au Canada.

Est-ce que Trudeau est prêt à devenir premier ministre? Smillie prend une pause après la question.

« Demain, non. »

Trudeau est un grand rassembleur et « il est la chose la plus excitante qui soit arrivée à la politique canadienne depuis des années », mais il n'a pas encore assez d'expérience, confie son ami de la Colombie-Britannique.

« C'est un très gros poste avec énormément de responsabilités, et beaucoup de choses doivent se produire avant d'en arriver à ce point. S'il est prêt, personnellement, c'est merveilleux, mais je crois qu'il a encore beaucoup à accomplir et d'expérience à accumuler avant ça. »

Thomas Panos a le même sentiment.

« Je ne sais pas combien de quadragénaires sont prêts à devenir premier ministre, note son ami. Ce que j'espère, c'est qu'il apprenne beaucoup au cours des prochaines années. Je crois que le parti a besoin qu'il grandisse et je crois qu'il a besoin de grandir avec le parti. »

Panos n'est pas certain que deux ans seront suffisants pour que Trudeau et le Parti libéral mettent leurs affaires en ordre. Mais Justin l'a surpris auparavant et il pourrait le faire encore, fait-il remarquer.

Walker révèle qu'il n'est pas tout à fait sûr non plus que la prochaine élection sera celle de Justin. « Je sens qu'il sera au 24 (Sussex Drive). Quand cela se produira, je ne sais pas. »

Même Zlata Kosnica, la préposée au vestiaire de l'hôtel Westin, qui devient « folle » lorsqu'elle aperçoit Justin à la télévision, n'est pas persuadée qu'il puisse y arriver.

« Il est encore jeune, il apprend encore, mais on ne sait jamais, les choses peuvent changer. »

Lorsqu'on lui demande directement s'il est prêt à devenir premier ministre en 2015, Trudeau répond : « Oui ».

Puis il esquive.

« Comparé à bien des premiers ministres que nous avons eus, oui. Je sais qu'il y aura énormément d'apprentissage à faire d'ici là, et je sais que je suis prêt et soucieux d'apprendre, et je sais aussi qu'il y aura beaucoup d'apprentissage à faire si je deviens premier ministre... Mais oui. »

Deux jours après le soir du combat. Le ring politique.

Avec le caucus libéral derrière lui dans la Chambre des communes, Rodger Cuzner est souriant et plein d'énergie. Le député de Cap Breton ne laissera pas cette victoire passer inaperçue.

On lui donne la parole.

Cuzner : « Monsieur le président, deux hommes dans un ring, 800 personnes dans l'audience. L'un a rédigé un chèque avec sa bouche qu'il ne pouvait encaisser avec ses mains. »

Plusieurs sourires s'affichent sur les visages des membres du Parti libéral pendant que Trudeau, assis au centre, profite de l'attention.

Cuzner : « Les partisans des conservateurs étaient arrogants, ils ont amorcé en force, mais comme le contrat des F-35, ils avaient misé sur le mauvais cheval. »

« Les libéraux doivent être vaincus. Tel est le credo des conservateurs. Ils n'avaient rien à cacher et on a pu le voir avec le *Speedo*. »

« Brazeau a commencé fort et a soulevé les conservateurs, mais en moins d'une minute il avait l'air plutôt abattu. »

« L'assaut rouge n'a pu être ralenti. Tout comme ces attaques publicitaires cinglantes et soutenues des conservateurs, les bombes fusaient de partout. »

Cuzner se retourne vers Trudeau.

« *Notre garçon* a frappé et matraqué. On aurait cru que le sénateur avait l'impression d'être encerclé. »

Un grand sourire s'affiche sur le visage de Trudeau. Ses collègues suivent le mouvement. Les députés Scott Simms, Scott Andrews, Mark Eyking, Ted Hsu, Frank Valeriote et même la chef du Parti vert Elizabeth May, profitent de ce moment.

« Il était étourdi et désorienté. L'arbitre a dû arrêter le combat à deux reprises. Il a reçu tellement de coups de la gauche qu'il suppliait pour un coup de la droite. »

« En moins de six minutes, c'était terminé. Il l'a remporté par TKO, les bons gars avaient gagné. »

Une pluie d'applaudissements et de huées envahissent la Chambre des communes.

Alors que Cuzner termine son dithyrambe, tous les députés libéraux se lèvent en acclamant, les bras dans les airs, portant des gants de boxe blancs et rouges.

C'est ce à quoi ressemble un 2^e parti d'opposition redynamisé.

Trudeau, sans gants, se lève rapidement et se mêle à l'ovation pour ne pas avoir l'air isolé au milieu de la foule, avec sa bouille épanouie toujours bien cadrée.



Épilogue

Ceci est une transcription éditée d'une partie d'une entrevue avec Justin Trudeau. Elle a été condensée pour plus de clarté.

Question : Que voulez-vous que les gens sachent à propos de vous?

Justin Trudeau : (longue pause) J'aimerais qu'ils sachent que je suis conscient de ma chance et que j'ai l'intention de passer le reste de ma vie à prouver que je suis digne de cette chance que j'ai reçue par hasard.

J'ai eu des parents extraordinairement aimants. J'ai été élevé dans le meilleur pays du monde. J'ai eu la chance de voyager dans environ cinquante pays avant l'âge de 13 ans et dans 36 autres depuis. J'ai étudié dans de grandes écoles, j'ai eu l'appui de tout le pays lors de la mort de mon petit frère et à nouveau lorsque j'ai perdu mon père. J'ai eu une vie extrêmement privilégiée et je suis reconnaissant de tout cela à chaque étape et tout ce que je peux faire, au lieu de me sentir coupable, c'est de m'assurer de faire honneur à cette chance.

Q : Certaines personnes peuvent penser le contraire de toute l'attention reçue dans les moments plus intimes (la mort d'un frère ou d'un père). Pourquoi le voyez-vous comme du soutien?

JT : Parce que c'était quelque chose de positif. Parce que les gens me voulaient du bien et avaient le cœur brisé comme nous lorsque nous avons perdu Mich (son frère Michel), et des dizaines de milliers de personnes sont venues pleurer la mort de mon père. C'était une belle leçon d'humilité et une expérience très touchante. Je me suis toujours senti très près de ce pays, de par mon éducation, j'ai beaucoup de souvenirs de mes voyages à travers le pays à bord d'un train pendant les campagnes où j'ai découvert la taille et l'étendue du Canada.

Q : Est-ce que cela vous dérange que les gens vous jugent rapidement? Vous aviez mentionné que les gens vous aiment ou vous détestent immédiatement.

JT : Détester est fort comme mot pour la plupart des gens qui ont une vision négative à mon sujet. Il y en a certainement quelques-uns, mais vous savez vos ennemis vont vous détester. Je crois que de porter le nom de Trudeau est quelque chose que j'ai dû gérer toute ma vie, alors ce n'est rien de nouveau. Il y a toujours eu des gens qui ont une idée préconçue de moi. J'ai donc dû apprendre à mettre ça de côté et l'une des façons dont j'y arrive est d'avoir une très forte conscience de moi-même.

Q : Que voulez-vous dire par une très forte conscience de vous-même?

JT : Je suis plus conscient de la façon dont les gens me perçoivent. Et ce n'est pas quelque chose qui me concerne. J'en ai eu la preuve lorsque j'avais annoncé que j'allais me proposer comme candidat dans Papineau (sa circonscription à Montréal). Des gens de partout se sont mis à dire : il vient de prouver qu'il n'est pas le fils de son père, parce qu'il vient de faire une erreur d'abruti en se présentant pour une candidature qu'il ne pourra jamais gagner et dans une circonscription qu'il ne pourrait jamais gagner non plus, à quoi pense-t-il? Et je me suis souri à moi-même en me disant : « Wow, c'est vraiment parfait. Tout ce que je vais avoir à faire, c'est de faire ce que j'allais faire et gagner la candidature, puis gagner l'élection et je n'aurai même pas besoin de répondre à ces critiques, car mes actions auront parlé d'elles-mêmes. » Et c'est vraiment cette approche que j'utilise. Cela ne me dérange pas que les gens pensent que je suis intelligent ou pas ou peu importe. Je vais continuer à faire ce que je dois faire et je vais laisser aux Canadiens la chance de me connaître avec toutes mes forces et faiblesses.

Q : Il semble que vous ayez vécu une drôle d'histoire d'amour avec le parti. D'abord, ils vous voulaient et vous ont offert un siège, puis ils ne vous voulaient plus et ont retiré leur offre.

JT : Je ne me suis pas laissé tracasser par cela inutilement. Je suis qui je suis, je ne me définis pas par ce que les autres pensent de moi, sinon je deviendrais complètement cinglé, car les gens sont polarisés à mon sujet. Je me définis par ce que je sais faire et ce que je peux offrir. Cela me donne ainsi un niveau de sérénité lorsque je rencontre des gens qui ont différents points de vue.

Q : Le nom Trudeau et tout le bagage qui l'accompagne, est-ce que cela vous dérange?

JT : C'est simplement une réalité de ma vie et je ne saurais comment vivre autrement... On peut voir les enfants de parents riches, ou de parents puissants, ou célèbres et cela semble être un poids énorme pour eux. Mes parents ont été excellents pour donner les bons outils à leurs enfants pour gérer les attentes et la pression.

Avoir un nom et un bagage comme nous l'avons, cela veut dire que nous devons travailler vraiment plus fort pour justifier rétroactivement les portes qui s'ouvrent automatiquement pour nous. Parce que certaines portes vont s'ouvrir, mais il sera deux ou trois fois plus difficile pour nous de les traverser la tête haute si on veut bien faire les choses.

Q : Que voulez-vous dire par c'est plus difficile de traverser ces portes?

JT : Pour que je puisse justifier les opportunités qui m'ont été offertes, je dois m'assurer d'avoir travaillé beaucoup plus fort que n'importe qui autour de moi car, pas à cause de ce que les gens vont dire, mais parce que cela me terrifierait de penser que je pourrais possiblement profiter du nom.

Q : Vous devez savoir que les gens sont d'abord et avant tout attirés vers vous à cause du nom que vous portez. Peut-être pas dans les halls d'universités, mais à Surrey ou à Richmond en Colombie-Britannique, où les gens vous voient comme la continuité de votre père.

JT : Oui, absolument. Et cela en fait certainement partie, il n'y a pas de doute que cela en fasse partie... Je suis incroyablement fier de mon père, de tout ce qu'il a accompli et de l'héritage qu'il a laissé. Mais beaucoup de gens se souviennent de m'avoir vu grandir et cela crée aussi des connexions.

Mais ce que vous avez dit, « peut-être pas dans les halls d'universités », ce n'est pas quelque chose que je peux simplement ignorer. C'est devenu quelque chose de fondamental pour moi, un point de repère pour mes forces également. Le fait que je puisse persuader et être un politicien efficace avec les jeunes en les impliquant, en les rendant fébriles, en mobilisant des milliers de bénévoles durant cette campagne, ça, ce n'est pas à cause du bagage du nom de mon père. Et pour moi c'est fondamental.

Q : Est-ce que vous sentez que vous faites partie d'une dynastie?

JT : Non. Je comprends le sentiment d'appartenance que les gens ont avec ma famille et l'association qu'ils font avec la politique canadienne, mais le propre des dynasties est le passage de titres héréditaires d'une génération à l'autre et il n'y avait rien d'héréditaire ou d'inévitable dans le fait que je me lance en politique ou que j'y réussisse. De la même façon que des fils de professeurs deviennent des professeurs et des filles de médecins deviennent aussi médecins et comme plusieurs autres enfants de politiciens se sont ensuite lancés en politique... c'est dû à l'expérience que l'on vit en grandissant dans un monde politique. Alors non, je crois que de parler d'une dynastie est la façon facile que les gens ont d'expliquer un phénomène beaucoup plus complexe qui a rapport avec le fait que, toutes choses étant égales, vous allez plutôt choisir la personne que vous connaissez pour une offre d'emploi, plutôt que la personne que vous ne connaissez pas. Mais une dynastie? Non.

Q : Comment trouvez-vous que vous avez évolué depuis 2008 (la première fois qu'il a été élu) et depuis que la course à la chefferie est commencée?

JT : 2008 était une année d'apprentissage où j'ai dû démontrer mon éthique de travail et mon intérêt. Je savais qu'on s'attendait à ce que je dise « vous ne savez pas qui était mon père, vous devez me traiter comme ceci ou comme cela. » C'est pourquoi j'ai fourni beaucoup d'efforts pour me montrer humble et travaillant. J'ai parlé à tous mes collègues et je les ai écoutés. J'ai vraiment démontré que j'étais là pour aider. Je suis parti comme jeune homme avec beaucoup à apprendre et à un moment j'ai réalisé que j'avais beaucoup de choses à offrir qui sont plutôt rares dans le

monde politique. Il y a eu un réel cheminement en ce sens pour moi, alors que j'ai évolué dans une sorte de délai très compressé, de simple député recrue d'opposition à simple député d'opposition candidat à la chefferie, je suppose (il rit).

Q: Pourquoi savourez-vous la position du négligé?

JT : Parce que je n'ai pas besoin que les gens me disent que je vais gagner, que je suis génial, toutes ces choses qui motivent un coureur de tête, les super résultats positifs, toute l'attention, ce sont toutes des choses qui m'importent peu. Je sais de quoi je suis capable et ça me garde occupé. Que ce soit pour Papineau ou lorsque je m'entraînais pour le combat de boxe ou pour cette course à la chefferie, si les gens choisissent de me sous-estimer, et bien cela rend mon travail encore plus facile parce ce qu'il y aura deux éléments de surprise : lorsque je vais commencer à livrer la marchandise et le fait qu'ils ont choisi de ne pas me voir venir de la bonne façon. Tout cela me donne un avantage. Alors, il est beaucoup plus facile d'être perçu comme le négligé et d'être sous-estimé que d'avoir défini de hautes attentes.

Q: Est-ce que vous aimeriez mieux être le négligé dans cette course?

JT : Je me sens tout de même à l'aise avec la façon dont les choses se produisent, parce que les gens ont semble-t-il décidé que c'était une erreur que je sois en train de gagner, que c'est parce que les Canadiens se sont fait embobiner par la chevelure ou peu importe ce que c'est et cela veut dire qu'ils rejettent tout ce que j'ai à dire.

Q: Pensez-vous que vos adversaires ont peur de vous ?

JT : Je crois que mes adversaires ont peur des gens qui réagissent à ma campagne. Ce qui les inquiète c'est que j'attire l'attention dans des communautés où ils ne croient pas que je devrais obtenir d'attention. Je crois que c'est une réelle préoccupation.

Q: Étiez-vous conscient des conséquences politiques du combat de boxe ?

Jt : Bien sûr, bien sûr. Mais j'avais calculé que je ne pouvais perdre politiquement.

Q: Vous n'avez pas pensé une seconde que vous pouviez perdre ?

JT : Non. Je savais que j'allais gagner. Mais dans mon arrière-pensée il y avait quand même un calcul politique qui me disait, on ne sait jamais, il pourrait frapper un bon coup et ça pourrait mal tourner. Pendant le combat, le seul moment où j'ai pensé que je pouvais peut-être perdre était pendant ces 20 premières secondes de la première ronde où je ne réussissais pas à donner de coups et il me frappait très fort. Pour la première fois de mon entraînement, et je me suis entraîné contre d'autres boxeurs de sa taille, il a réussi à faire trembler mes genoux comme personne d'autre ne l'avait fait auparavant. Je me suis dit, tiens c'est vraiment intéressant, peut-être que

c'était une erreur après tout. Et comme je me suis mis à penser cela, il a arrêté de me frapper et j'ai commencé à le ruer de coups et c'est pour cela que je souriais fièrement pendant le premier entracte.

Q : Derniers commentaires ?

JT : Dans mon approche de tout cela, dans mon approche politique... je suis très serein. Je crois sincèrement au soi-disant niveau puriste de la politique qui dit : voici qui je suis, si vous croyez que je pourrais être un bon représentant pour vous, si vous croyez que j'ai quelque chose à offrir à votre communauté et bien s'il vous plaît votez pour moi. Et si vous n'y croyez pas, alors ne le faites pas. Car cela ne me sert à rien d'essayer de faire semblant d'être quelqu'un que je ne suis pas juste pour être élu. J'ai le sentiment que je fais ceci parce que j'en suis capable, parce que je le dois, parce que je peux le faire, et si je réussis, tant mieux, cela voudra dire que j'ai beaucoup de travail à accomplir. Et si je ne réussis pas, cela voudra simplement dire que je n'étais pas la bonne personne pour le Canada. Et ce niveau de sérénité dans mon approche est extrêmement stimulant et réconfortant.

À propos de l'auteure

Althia Raj est la chef de bureau du Huffington Post Canada à Ottawa. Basée à Ottawa, Althia était auparavant journaliste politique nationale pour Postmedia News. Elle a couvert la Colline parlementaire depuis 2006, écrit pour l'Agence QMI et produit pour CTV et pour l'émission *The House* à la CBC Radio. Elle contribue parfois au panel d'*At Issue* à l'émission *The National* sur les ondes de CBC. On peut la trouver sur Twitter sous [@althiaraj](#) et sur [Facebook](#).



Crédits

Rédacteurs : Brodie Fenlon, Kenny Yum, Peter Briant

Couverture et illustrations : Valentine De Landro

Traduction française : Sophie Ferrandino

Édition du eBook : Ron Nurwisah, Devon Murphy

Éditeur : The Huffington Post Canada

Suivez-nous sur Twitter sous [@HuffPostQuebec](https://twitter.com/HuffPostQuebec) ou sur [Facebook](https://www.facebook.com/HuffPostQuebec)

THE HUFFINGTON POST
CANADA 

LE HUFFINGTON POST
QUÉBEC

*Tous droits réservés 2013 AOL Canada /
The Huffington Post Canada / Le Huffington Post Québec*